

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 648.—SAMEDI, 3 OCTOBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS: JEUNESSE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 OCTOBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE : A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Impressions, par J. St-J.—Fable : La bicyclette et le cheval, par Fréd. Bataille.—Poésie : Confiance, par Ls.-J. Béliveau.—Clémence Isaure (fantaisie historique), par Karoli.—Un mariage princier.—Le prince Lobanof, par F. Fos.—Poésie : Mort d'une fleur, par A. de Bussière.—La hache : Légende bretonne, par Denis Langat.—Petite poste en famille.—Une invention extraordinaire (avec gravure).—Saint-Polycarpe par Enéri.—Clef des songes.—Aux maisons d'éducation.—Renseignements divers.—Serpent de mer (avec gravure).—Passe-temps récréatifs.—Jeux et récréations : Charade.—Rebus.—Choses et autres.—Les échecs.—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES. — Beaux-Arts : Jeunesse. — Portraits du prince de Naples et de la princesse Hélène.—Paris : Exposition de 1900 : Vue panoramique des deux palais des Champs-Élysées (double page).—Portrait du prince de Lobanof, décédé.—Les inventions extraordinaires ; Une énorme vis sous-marine.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent quarante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 3 OCTOBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A BATONS ROMPUS

La Nature, cette vieille coquette, versatile comme toutes les personnes de son sexe, vient de changer trop hâtivement de vêtements. A peine resplendissait-elle encore sous ses habits fleuris et émeraude de l'été, qu'elle jette tout ça dans un coin de sa garde-robe, pour revêtir les vêtements sombres et mordorés de l'automne.

En effet, un froid par trop précoce a commencé à piquer le bout des fleurs, des feuilles, ainsi que le bout du nez de nos charmantes et gracieuses Montréalaises, et en voilà assez pour expliquer ce changement de toilette. La nature, elle, se couvre de couleurs aux reflets graves et sérieux, de tons tels qu'on en voit dans les vieilles basiliques quand le soleil passe à tra-

vers les vitraux multicolores, et les femmes, elles, s'habillent de couleur puce en colère ou couleur de souris effrayée, ce qui leur donne de faux airs de chinoise en rupture de cœur.

Et toutes ces toilettes, qui ne coûtent rien à dame Nature, coûtent fort cher à messieurs les maris, et font leur désespoir, car, après celles de printemps et d'été, celle d'automne précède de quelques mois seulement, celle d'hiver, la plus dispendieuse, celle-là, car il faut songer à agrémenter sa maison de *poëles, bois fourrés*, et c'est ce qui fourre beaucoup de gens dedans.

C'est le souffle froid du premier vent équinoxial, qui est cause de ce changement. C'est lui aussi qui fait tomber les feuilles, lesquelles tournent et se poursuivent comme si elles voulaient se battre, tout comme autrefois les chevaliers tournoyaient en champs clos.

En même temps, d'autres feuilles, celles-là littéraires, tournent aussi et entrent en lice.

Est-ce pour se battre ? Oui. D'abord, à coups de plume ; ensuite pour aller se débattre devant les tribunaux.

Ma foi ! pour ma part, j'aimerais bien mieux le coup d'épée de France. Il est vrai qu'on ne peut pas toujours, ni ne doit se battre, avec certains insulteurs, et le mépris seul doit répondre à leurs attaques. Enfin, comme chaque pays a ses mœurs, les intéressés savent ce qu'ils ont à faire en pareil cas, mais, pour ma part, je le répète, j'aimerais mieux recevoir un coup d'épée en pleine poitrine et me voir couler le grabat d'un gremer, plutôt que d'envisager la perspective peu séduisante d'aller philosopher sur la paille humide d'un cachot.

L'affaire de *La Libre Parole*, affaire qui sera la plus intelligente réclame que son propriétaire ait pu accidentellement se faire, mais réclame à courte échéance, soyez en sûrs, m'en rappelle une analogue, laquelle, comme celle-ci, sentait pas mal la juiverie.

Rocheport, qui signait alors "comte de Luçay," travaillait dans les bureaux de M. de Saint-Paul, Préfet de Police sous l'Empire.

Amateurs d'objets d'art, avant que "la folle du logis" ne l'eût empoigné, il acheta un jour un tableau qui avait réellement une valeur artistique.

Se trouvant plus tard dans une dèche digne d'un futur communard, et sachant que l'impératrice aimait à acheter des œuvres de maîtres, il lui fit proposer son tableau, par l'intermédiaire du Ministre des beaux Arts, lequel s'intéressait à Rocheport.

—Donnez en ce qu'il vaut, dit l'Impératrice au Ministre.

La vente n'eût pas lieu, car Rocheport, qui avait besoin d'argent, avait des prétentions exorbitantes, et, froissé de n'avoir pu faire accepter son prix, il tourna casaque à l'Empire, et devint l'un de ses plus mortels ennemis.

Voilà ce que, sous toute réserve, j'ai oui dire.

Or, rapprochant ce fait de l'affaire de *La Libre Parole*, j'en conclus que si elle avait été subventionnée, patronnée ou achetée, elle ne serait pas dans de mauvais draps.

Comme on le voit, le journalisme est une arme fort dangereuse, surtout pour certains propriétaires de journaux, lesquels laissent entrer certains aventuriers dans leur officine, aventuriers dont ils sont obligés de parer et de payer les coups, tout comme le recéleur est responsable d'un vol. Et si je dis cela, c'est qu'en dehors de *La Libre Parole*, je connais un journal qui a à peu près la somme de 10,000 piastres, de dommages intentés contre lui, et cela sans que le directeur du dit journal y soit pour rien. Tout cela provient du manque de surveillance, d'une bonne rédaction, et trop souvent de messieurs les reporters, ne leur en déplaise.

Si je me permets cette remarque, c'est que dernièrement, un reporter en herbe, auquel on demandait ce qu'il faisait, répondit :

Je fais du reportage et quelque peu d'editorial.

C'est comme si un quatrième violon disait qu'il est premier. S'il en est ainsi, ne soyons donc pas étonnés de voir certains journaux dans la melasse.

A peine revenus d'Angleterre, tout couverts de lauriers, nos braves militaires viennent de partir pour le camp. Ils ont remporté presque tous les premiers prix, et les autorités anglaises ne tarissent pas d'éloges sur la valeur de nos bons *Canadiens*.

Puisqu'il en est ainsi, comment se fait-il que l'Angleterre n'ait pas songé à organiser un régiment régulier, uniquement composé de Canadiens ? Ils sont forts courageux et bons tireurs, et nul doute que les cadres seraient vite remplis, car ce serait là un avenir pour beaucoup de notre jeunesse.

Déjà l'Angleterre possède de brillants officiers d'origine canadienne, et je ne parle pas de ceux qui sont sortis du collège de Kingston, mais bien de ceux qui se sont engagés simples soldats, tels que Thompson et Pratt, aujourd'hui officiers, et tel que le serait devenu ce pauvre et regretté Hébert, mort en Egypte.

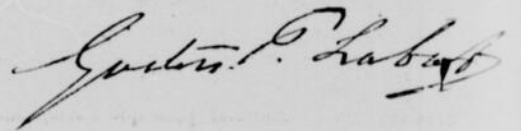
Ce pays me rappelle un souvenir.

Un jour que j'étais sur les bords du Nil, avec "nos braves voyageurs canadiens," comme les appelait le général Wooseley, je vis arriver, dans le lointain du désert une troupe, et je m'écriai :

—Ah ! voilà un régiment qui arrive.

—Mais non, me dit un voyageur plus myope que moi, ce que vous prenez pour des soldats, c'est une pyramide...

Et cela avançait... Au bout de cinq minutes, ce que mon voyageur avait pris pour une pyramide, c'était un corps de chameliers, ayant en tête le ventripotant major Wilson, de la Batterie "B," du Canada, lequel allait rejoindre la colonne du regretté colonel Stewart.



CHRONIQUE EUROPÉENNE

BOULOGNE-SUR-MER, 31 août.

Boulogne, très belle ville maritime, possède une plage admirable, et l'ensemble, de son Casino, de ses jardins, de ses deux larges jetées, est coquettement joli.

Comme à Québec, il y a la haute et la basse-ville, de vieux remparts, une vieille et historique cathédrale, dont la crypte renferme des antiquités gallo-romaines et de remarquables peintures murales et en grisailles, représentant les mystères chrétiens. Le château des comtes de Boulogne, bâti en 1231, l'Hôtel-de-Ville et surtout le beffroi, racontant de séculaires légendes, sont de beaux monuments chers à Boulogne.

Le beffroi, à cent mètres du niveau de la mer, — a vu cinq siècles passer tour à tour, et il reste encore debout avec majesté.

Les plages de beau sable sont couvertes d'heureux et joyeux baigneurs.

Bravo, Boulogne ! tu es une jolie ville, et un passant gardera un excellent souvenir de toi et de ta merveilleuse plage.

A BORD DE "LA MARGUERITE"

Lundi, à 4 heures du soir.

Elle part en saluant les promeneurs des longues et magnifiques jetées de Boulogne, elle côtoie, pendant près d'une heure, la terre française, puis prend la mer bravement — ce qui n'est pas difficile par la mer d'aujourd'hui, calme et belle.

Le soleil nous caresse de ses chauds rayons ; de la mer monte un air pur et vivifiant ; nous admirons tout, même ce qui se perd bien au loin, les hauts de mâts disparaissant à l'horizon, comme les mouettes qui se baignent et voltigent ensuite au-dessus de nous,

dans le ciel bleu, où elles s'élèvent en nuages blancs et gris, battant des ailes éperdument.

Bientôt nous apercevons les côtes d'Angleterre. De hautes falaises grises, des maisons encadrées de brume, quelque chose de triste, un sombre aspect, voilà l'impression que j'en garde.

Pourtant, Margate—célèbre station balnéaire anglaise—avec sa promenade avançant sur la mer et ses pavillons verts, remplis de jolies Anglaises, aux joyeuses frousses, qui viennent saluer notre navire, ne manque pas de gaieté, d'ensemble, et il serait peut-être agréable de vivre là, si le soleil y était plus familier.

Nous continuâmes jusqu'à Tilbury, et la nuit était venue quand nous arrivâmes là.

Et, après une heure de chemin de fer, j'étais à Londres.

LONDRES, 3 septembre.

Londres, avec sa brume et sa température pluvieuse, ne fait pas bonne impression à un Parisien.

Il y a de beaux édifices, tels que le collège de Westminster, le parlement anglais, la cathédrale Saint-Paul et quelques autres, mais ce que j'ai vu de plus intéressant, c'est certainement l'actuelle *Exposition Indienne*, qui est de toute beauté.

Là, nous sommes transportés dans le petit paradis asiatique.

Dans les plus belles rues de Londres, on voit d'affreuses constructions en briques, et toute la gracieuse harmonie de bâtisses en pierres, uniformes, qui est le propre de Paris, n'existe pas ici.

On fume dans les théâtres... dont quelques-uns sont très riches, sans pouvoir être comparés au *Grand Opéra de Paris*.

Les sergents de ville vous renseignent très bien, et sont en cela bien supérieurs à ceux de la Ville-Lumière. Par contre, les garçons de cafés de Londres sont convaincus que vous leur êtes inférieurs, tandis qu'à Paris, il s'inclinent devant vous, comme si vous étiez l'empereur de Russie.

Londres est très commercial, plus que Paris, mais Paris garde à lui seul la splendeur rayonnante qui éclaire éternellement l'Europe.

Les Anglaises sont jolies, mais la Parisienne est plus gentille et plus gracieuse.

Enfin, je suis à Londres depuis deux jours, et déjà je m'ennuie de Paris.

Rodolphe Brunet

LE CLERGÉ CANADIEN

M. L.-O. David, quand il rentre dans une veine de production, est inépuisable. Aussitôt après les *Deux Papineau*, brochure dont nous parlions récemment, il vient d'en publier une nouvelle—123 pages, Eusèbe Sénécal & fils, éditeurs, jolie édition—sous le titre qui sert de rubrique à cet article.

Cette dernière brochure est, plus que toute autre chose, un factum contre l'intervention du clergé dans les questions débattues aux dernières élections générales. Cette intervention, pourtant, a été nécessitée par le caractère de la question des Ecoles, caractère non moins religieux que politique, ainsi que certains amis libéraux de M. David, eux-mêmes, n'ont pu s'empêcher de l'avouer.

Cette particularité est importante à noter, car la nature véritable du rôle de l'Eglise catholique au sein de la société est passablement méconnue, dans le plaidoyer de M. David.

C'est ce qui fait que certaines justes remarques, quelques bons conseils justifiés, donnés par M. David en cet opuscule, se trouvent gâchés par certaines extravagances d'expression, sinon de pensées; d'autres remarques bien moins justes; d'autres conseils absolument sans justification.

Nous croyons, en somme, que la dernière brochure de M. David est née d'un bon sentiment; mais a-t-elle été formulée, d'un bout à l'autre, sous la même favorable influence? C'est ce que bien des lecteurs se demanderont.

IMPRESSIONS

Quelle satisfaction de rentrer au foyer paternel après une longue absence! Qu'il fait bon recouvrer la liberté dont on a été privé pendant un certain laps de temps passé sur les bancs d'un collège! On a dit avec raison que la vie de l'étudiant est remplie de charmes, mais elle n'en est pas moins parfois obscurcie par de sombres nuages. A combien d'alternatives cuisantes ne se voit-on pas soumis? Que de fois il faut essayer les caprices plus ou moins puérils de professeurs, pour ne pas dire de directeurs, qui, se voyant chargés de l'éducation de la jeunesse, croient s'acquitter mieux de leur noble tâche en inventant mille prétextes futiles pour châtier leurs disciples.

L'œuvre de l'éducateur est noble et grande, mais, il est regrettable de le constater, elle ne s'accomplit pas toujours dignement et loyalement. En mainte circonstance, c'est la volonté personnelle, le caprice qui dirigent les actes de quelques pédagogues actuels. Que de souvenirs attachés à ce seul mot qui, hier encore, résonnait à mon oreille: "Je veux!" Que de rêves brisés par cette seule expression emphatique du supérieur, généralement accompagnée d'un geste significatif!—Cependant, que faire? car ils sont revêtus de l'autorité, les professeurs d'un collège ou d'un lycée. On en abuse beaucoup, de cette légitime autorité, aujourd'hui. Il est de nécessité absolue qu'elle existe dans une maison d'éducation, mais il faut aussi qu'elle soit empreinte d'un caractère de justice et d'impartialité qui se reflète sur toute l'administration et la direction.

On semble méconnaître les termes de paternité auxquels l'adolescent a droit de la part de ceux dont le but est de former des hommes intelligents et instruits qui puissent se rendre utiles à la société et faire la gloire de leur patrie. L'autorité confiée aux directeurs leur donne des droits que je ne veux nullement contester, mais je leur dis: Exercez ces prérogatives avec équité, fermeté et lumière; sinon, vous êtes coupables, et la jeunesse saura vous en tenir compte. Mon but n'est pas de jeter l'alarme dans les rangs des éducateurs, mais il faut que partout règne un amour sincère de faire le bien et de rendre justice à qui de droit. Il faut, avant tout, faire des citoyens intègres, qui sachent reconnaître en leurs professeurs de véritables pères, et qui se rappellent avec plaisir le temps qu'ils ont passé sous leur paternelle égide.

On ne saurait croire, quand on n'en a pas été soi-même l'objet, toutes les jouissances qui nous arrivent, à notre retour dans le foyer qui nous a vus naître. Les amis s'empressent de nous adresser, à qui mieux mieux des félicitations sur les succès que nous avons obtenus; nos douces compagnes se font plus gracieuses afin de captiver plus fortement les cœurs qu'elles ont su gagner jadis; tous semblent se joindre en un harmonieux concert pour fêter la rentrée du pauvre absent. On invente mille amusements pour faire couler le temps plus agréablement: ce ne sont que festins champêtres, soirées, réunions amicales où l'on se divertit à la bonne franquette, sans ces apprêts et ces délicatesses, guindées que l'on retrouve dans nos grandes villes.

A la campagne, tout est naturel, tout coule de source; on n'y voit pas ces adulateurs forcés qui vous déchirent à belles dents quand vous avez le dos tourné. Les figures respirent une candeur naïve, qui ne peut tromper; les paroles sont sincères et ne sont que l'écho des sentiments que le cœur éprouve. Que ne donnerais-je pas pour fixer ma résidence définitive à l'ombre du clocher qui frémait sur mon berceau! Mais il faut bien suivre le cours de la vie et s'élaner dans la carrière sans savoir ce que l'avenir nous réserve.—Ah! si l'on pouvait lever un coin de ce voile

impénétrable, que de fausses voies n'éviterait-on pas! Avec quelle ardeur ne suivrait-on pas le sentier qui conduit droit au but indiqué par la Providence! Les décrets de Dieu étant inaccessibles à tout esprit borné, il faut bien se conformer aux lois sages qu'il a établies, sans empiéter sur les droits qu'il s'est réservés.

Marchons courageusement et noblement, et que les vicissitudes d'ici bas ne nous fassent pas défaillir un seul instant; alors, le succès couronnera infailliblement nos efforts.

J. ST.-J.

UNE EXCURSION SCIENTIFIQUE

La Société des Antiquaires et des Numismates avait choisi, cette année, pour son excursion annuelle, le pittoresque et légendaire fort de Chambly, sur les rives du Richelieu. Malgré le mauvais temps et la pluie, environ deux cents personnes ont pris le train, le samedi, 19 septembre. Le programme a été fidèlement rempli, grâce au comité d'organisation, à la tête duquel étaient MM. J.-O. Dion et Emard, fils de M. l'avocat J.-U. Emard et neveu de Mgr l'évêque de Valleyfield. La Société de Antiquaires, de son côté, avait délégué MM. Huot, Hague et Ohlen comme représentants, pour organiser et préparer l'excursion.

Il y a eut adresse de bienvenue, réponse et autres discours par M. le juge en retraite Baby, président de la société, l'honorable M. Beaubien, commissaire provincial de l'Agriculture, l'honorable M. Royal, directeur de la *Minerve*.

Voici les noms que nous avons pu relever sur le registre déposé, à cet effet, au fort.

Hon. juge Baby, R.-W. McLachlan, L.-J. Willett, Chas. Durocher, Ed. Barnard, Lucien Huot, Chas. Wilson, J.-A. Neitler, C.-H. Wilson, M. D., M.-A. Peck, Emmanuel Skelton, W.-D. Lighthall, Ludger Gravel, F. Hague, Emmanuel Ohlen, P.-H. Roy, T. B. Warren, James Raïd, E.-P. Guy, J.-E. Doré, Dr Laberge, P.-H. Morain, C.-R. Lafontaine, R.-G. Starke, A.-P. Beauchemin, F. Courtemanche, L.-N. Dumouchel, Rodolphe Goyer, J.-A.-W. Black, J. Macdonald Oxley, honorables Louis Beaubien et Joseph Royal, Edmond Montet, John Richards et W.-R. Reid.

Le MONDE-ILLUSTRÉ avait espéré que son artiste spécial pourrait photographier quelques vues-souvenir de cette excursion intéressante. L'état défavorable de la température l'en a empêché. C'est partie remise.

LE BICYCLE ET LE CHEVAL

FABLE

"Voyez, je cours comme le vent,
Et je suis toujours en avant;
Sans bruit, je devore l'espace:
Tous les coursiers, je les dépasse!"
Disait un bicycliste monté
Par un coursier plein de santé,
Qui tout à coup stoppe et s'arrête.

Un cheval, qui s'approche, a sa réponse prête:

"Sans doute, tu voles comme un trait,
Mais à condition qu'un vigoureux jarret
Fasse tourner ta roue, en poussant ta pédale.
Sois donc modeste, ami, près des simples coursiers
Qui galopent du moins avec leurs propres pieds."
Combien de gens dont l'orgueil fait scandale,
Combien d'insolents parvenus
Ne sont que de belles machines,
Faciles et souples d'échines.

Que pousse un pied robuste en des chemins connus!

FRÉDÉRIC BATAILLE.

Les coquettes sont de vraies girouettes, car elles ne se fixent que quand elles sont rouillées.—SOPHIE ARNOULD.

Si jeunesse savait, elle ne serait plus la jeunesse. La jeunesse est aimable, confiante, généreuse, parce qu'elle ne sait pas. La vieillesse sait, elle, et c'est pour cela qu'elle est morose, défiante, égoïste.—A.-P. NETTEMENT.

CONFIANCE

A mon bon ami J.-Isaïe Pellerin.

" Rêver c'est le bonheur, attendre c'est la vie."

V. HUGO

La douce illusion que caresse le rêve,
S'anéantit, hélas ! quand le sommeil achève,
Ainsi la fleur éclos au soleil du matin
Se fane et se flétrit avant le lendemain.

Mais reste l'idéal quand n'est plus l'espérance.
C'est pour le cœur déçu la dernière assurance,
Car la feuille qui meurt laisse sur son rameau
L'invisible bourgeon qui germe au renouveau.

Et parfois, ici-bas, le bonheur nous échappe,
Au lieu que de bénir la main se lève et frappe ;
Meurtri, le malheureux cœur accablé par le sort,
Se relève bientôt, car le chrétien est fort.

Et quand s'envolerait tout l'espoir de sa vie :
Les consolations de l'amour qu'il envie
Il restera toujours en son cœur un flambeau :
La foi qui le fait vivre au-delà du tombeau.

ENVOI

Ami, pourquoi pleurer une amitié perdue ?
Oh ! je sais bien ton deuil... ! Mais ton âme éperdue
Oubli-t-elle sitôt ce qu'était ton amour ?
Puisque tu tiens son cœur, songe donc au retour !

LOUIS-J. BÉLIVEAU.

Montréal, septembre, 1896.

CLÉMENCE ISAURE

FANTAISIE HISTORIQUE

A Française (Mlle Barry)

Nous sommes au 2 mai 1495 ; le soleil brillant du midi a obligé les Toulousains de se retirer dans leurs habitations ou sous les ombrages de quelques frais bosquets.

Dans le jardin d'une magnifique demeure, située près de l'ancien quartier des Augustins, on entend un bruit de voix. J'use de mon privilège de narratrice pour franchir, sans indiscrétion, la haie qui me masque la vue, et j'avance dans le dédale des allées. Quel joli coup d'œil ! On se croirait transporté dans un jardin de l'Athènes littéraire et raffinée.

De grands oliviers, de superbes platanes abritent toute une colonie de dieux et de poètes. Une Vénus en marbre blanc est placée dans un massif d'énormes rosiers du Bengale ; près d'un jet d'eau, Sapho pleure son amant perdu ; ici, Pindare garde l'entrée d'un berceau de clématite, tandis que plus loin, près d'une vigne gigantesque, Sophocle et Euripide songent à quelque chef-d'œuvre. Virgile rêve dans un coin à ses *Bucoliques*, pendant que le vieil Homère frédonne un fragment de l'*Odyssée*.

Toutes ces statues, chefs-d'œuvres des sculpteurs d'Italie, attestent, par leur choix et leur disposition, un goût d'artiste.

D'un berceau de chèvrefeuille s'échappe une voix pure et sonore, qui déclame, avec un léger accent italien, de fort beaux vers. Cette voix tremble légèrement, et on sent que celui qui récite y met toute son âme.

C'est un jeune homme à la tournure élégante, vrai type du seigneur piémontais ; on le nomme le comte Bonifacio Danieri. Sa figure, aux traits réguliers, est éclairée par deux grands yeux noirs, où brillent une intelligence d'élite, ses cheveux, aussi foncés que l'aile du corbeau, tombent en boucles opulentes sur ses épaules, sa taille est souple, sa jambe nerveuse. Il est vêtu d'un pourpoint en velours noir, et d'une culotte courte en soie pourpre.

Devant lui, assise sur un banc de verdure, est une jeune fille d'environ vingt cinq ans. Belle d'une beauté de déesse, on dirait une Junon antique égarée parmi les mortels. Sa figure est d'un oval parfait, le nez est droit, la bouche rose et petite, les yeux, d'un bleu sombre, sont d'ordinaire hautains et froids, mais en ce moment ils ont une expression de douceur inaccoutumée. Ses cheveux bruns, légèrement ondulés

séparés en lourds bandeaux et réunis en torsade, font ressortir le front blanc et pur. Cette jeune fille est vêtue d'une robe de mousseline blanche, dont les manches larges laissent voir un bras rond et finement modelé ; sa taille audessus de la moyenne, est superbe. On donne à cette enchanteresse le nom de Clémence Isaure.

A ses pieds, une ravissante blondinette d'environ dix ans écoute, ravie, les vers du poète. C'est Mirza, gentille orpheline recueillie par Clémence.

— Que c'est donc beau, s'écrie l'enfant, frappant ses petites mains l'une contre l'autre, quand le jeune homme eut fini.

— Oh ! oui, bien beau dit Clémence, d'une voix grave, vous obtiendrez l'amarante d'or, messire, et serez nommé mainteneur, en remplacement du pauvre André Tarasconi, qui vient de mourir.

— Vous croyez, Clémencia, dit le comte, rougissant de plaisir ; alors souffrez que je vous rappelle les paroles d'espérance que vous m'avez dites, un jour, si je parvenais à ce poste, laissez-moi vous dire que je vous aime. Oh ! oui, je vous aime parce que vous êtes bonne, signora, je vous aime parce que vous êtes belle, belle comme la madone, Clémencia Mia.

Et Clémence, la fière dédaigneuse qu'on disait insensible aux soupirs des galants seigneurs, a tendu sa jolie main tremblante à Bonifacio Danieri et lui murmure tout bas : aimez-moi, messire, je serai heureuse de votre amour.

Le comte baise le bout des doigts de Clémence et Mirza, qui revenait de poursuivre un papillon, s'écrie : Qu'as-tu donc, on dirait que tu pleures, petite maman ? En effet, une larme roulait sur la joue de la belle Toulousaine.

* * *

Toulouse est la première ville d'Europe qui, depuis l'irruption des barbares, et deux siècles avant la renaissance des lettres, ait cultivé les muses.

Des monuments attestent que, vers le treizième siècle, une société de sept poètes ou troubadours institua, dans un faubourg de cette ville, un collège de poésie, appelé collège du gai savoir ou de la gaie science, à la tête duquel était un chevalier, qui conférait les grades de bachelier et de docteur. Ce collège avait son sceau, ses officiers. Les membres enseignaient les *fleurs du gai savoir*, et le 3 mai ils distribuaient des prix, dans un verger délicieux.

Les troubadours de Toulouse nommaient la poésie, l'art gracieux de faire des vers ; les règles de versification, les fleurs du gai savoir ; leur association, le joyeux consistoire ; les membres qui la composaient, les mainteneurs de la gaie science, et la fleur d'or qu'ils adjugeaient au vainqueur, la joie de la violette.

Les Anglais s'étant emparés de la Guyenne, en 1355, la maison des troubadours, leurs vergers et le faubourg dans lequel ils étaient situés furent détruits. La ville reçut les sept poètes dans la maison commune et les capitouls prirent sur les fonds publics les sommes nécessaires pour soutenir cette ancienne institution. Molinier, chancelier du collège de la gaie science, rédigea, par ordre des mainteneurs, une poétique qu'ils publièrent, en 1358. Dans des lettres patentes réunies à cet ouvrage, les membres du collège annoncent que, pour augmenter l'éclat de la fête du 3 mai, ils ont ajouté une églantine et un souci d'argent à la violette d'or fin.

Mais tandis que le joyeux consistoire voyait fleurir son institution, les capitouls, menacés d'un nouveau siège, sacrifièrent à la sûreté de la ville de Toulouse le faubourg des Augustins dans lequel s'élevait le palais et les jardins des sept mainteneurs, ou juges du concours. Une seconde fois bannis de leur paisible asile par les horreurs de la guerre, ils consentirent à continuer leurs gais exercices dans le Capitole. Cinquante ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'ils y étaient établis, que déjà l'institution dégénérait, et les fleurs fournies par les capitouls se flétrissaient.

Languissant depuis près d'un siècle, le consistoire allait périr, lorsque Clémence Isaure prit le soin généreux de leur rendre son éclat, cinq fleurs s'offrirent à couronner les poètes vainqueurs : une amarante et une églantine d'or, une violette et un souci, et un lys d'ar-

gent. Clémence Isaure se montrait parmi les juges du combat.

Quinze ans se sont passés, depuis la scène racontée au commencement de ce récit. Bonifacio Danieri est mort, deux mois avant son mariage avec Clémence Isaure. Dans une chasse à l'ours, aux Pyrénées, une flèche mal dirigée est venue le frapper au cœur.

Quinze ans se sont passés, et Clémence, inconsolable, pleure encore son rêve de bonheur évanoui.

C'est aujourd'hui le 3 mai 1510.

Clémence, assise à la droite de l'archevêque de Toulouse, assiste au tournoi littéraire. Elle n'a plus sa grâce radieuse, son éclat printanier ; elle est belle, maintenant, de la beauté calme et triste d'un superbe jour d'automne.

Ses bandeaux bruns sont sillonnés de fils d'argent, et une robe de soie noire l'enveloppe de ses plus sévères.

Chaque aspirant soumet son œuvre au jugement des mainteneurs. Un jeune homme s'avance, avec un léger accent étranger, il déclame une touchante pièce de vers : *Amour brisé* ; son extérieur est sympathique, sa voix chaude et caressante, l'auditoire est suspendu à ses lèvres.

L'accent, le costume, les vers du poète rappellent à Clémence l'ami de jadis, la scène du jardin ; un sanglot étouffé secoue ses épaules.

A peine le jeune étranger a-t-il fait entendre ses derniers vers, que la foule éclate en bravos frénétiques.

Clémence, brisée d'émotion, se lève pour se retirer et, se penchant vers le prélat, lui dit :

— A lui l'amarante d'or, messire évêque.

Depuis, tout en continuant d'encourager le collège de la gaie science, Clémence refusa d'assister aux assemblées du 3 mai.

Elle vécut encore dix ans, entourée des soins et de l'affection de Mirza, qui venait d'épouser un riche seigneur toulousain.

On n'est pas d'accord sur l'époque de la naissance et de la mort de Clémence Isaure, mais il paraît certain qu'elle vivait en 1485 et qu'elle n'existait plus en 1523.

La même obscurité qui couvre son berceau et sa tombe, couvre aussi son origine. Quelques personnes la prétendent issue des anciens comtes de Toulouse. Son épitaphe porte seulement que sortie d'une famille illustre, Clémence vécut célibataire et mourut à cinquante ans.

Clémence laissa la plus grande partie de ses biens au collège de la gaie science qui, en 1513, avait changé son nom en celui de jeux floraux, et dont les membres s'appelaient maîtres de jeux floraux.

A la fois religieuse et poétique, la fête du trois mai, célébrée dans l'église de Toulouse, s'ouvre par une messe en musique et par la bénédiction des fleurs. Avant la distribution des prix, on fait de nombreuses aumônes, on prononce l'éloge d'Isaure, puis on va parsemer sa tombe de roses bénites. Les autorités de la ville président aux apprêts de cette fête, où se déploie une grande magnificence.

Les jeux floraux furent érigés en académie, par lettres patentes rendues en 1694, lesquelles portèrent à trente le nombre des mainteneurs.

Cette même année, on plaça, dans le grand consistoire, où se célébraient les jeux floraux, la statue en marbre blanc de Clémence Isaure ; sur la table d'airain couvrant le piédestal de la statue est gravée une inscription qui contient les détails des dons institués par Clémence pour la célébration des jeux floraux et qui prescrit d'aller tous les ans jeter des roses sur sa tombe. On a prononcé annuellement l'éloge de Clémence, au pied de cette statue, à dater de 1817 à 1873 époque où un édit ordonna la translation de cette statue dans la salle des Illustres.

Après de nouvelles vicissitudes, l'Académie a repris ses fonctions en 1806.

Des poètes distingués, d'éloquents orateurs tiennent à honneur d'en faire partie.

Des biens légués par Clémence Isaure, il restait encore, il y a quelques années, la place dite, de La Pierre, dont le produit augmentait, de huit à neuf mille francs les revenus de la ville.

Les Toulousains ont bien droit d'être fiers de leur compatriote ; Clémence Isaure, est une des plus sympathiques figures de la France littéraire, par l'encouragement exceptionnel qu'elle a donné aux lettres.

Si vous aimez, amis lecteurs, à causer du passé, des aimables figures disparues, je viendrai vous parler de la douce Clotilde de Surville, de la charmante Marguerite de Navarre, de l'inimitable Sévigné, toutes gracieuses et poétiques neiges d'antan. Ensemble nous rêverons d'elles, du temps où elles vécurent, qui certes avait bien son charme, avec ses légendes, ses naïvetés, ses châteaux à donjons, à tours crénelées, où de belles marquises poudrées recevaient les hommages de chevaliers courtois.

Harold

UN MARIAGE PRINCIER

(Voir gravures)

La nouvelle du prochain mariage du prince de Naples avec la princesse Hélène de Monténégro, est aujourd'hui officiellement confirmée. Les fiançailles ont été proclamées à Cettigné, où la cérémonie nuptiale sera célébrée en novembre ou en décembre.

Il n'est pas sans intérêt de joindre quelques notes biographiques aux portraits des deux fiancés, que nous publions d'après les photographies les plus récentes.

Victor-Emmanuel, fils unique du roi Humbert et de la reine Marguerite de Savoie, est né à Naples le 11 novembre 1869 ; il aura donc bientôt vingt-sept ans. L'héritier de la couronne d'Italie est actuellement lieutenant-général, commandant la 15^e division.

Observateur très scrupuleux de ses devoirs militaires, il porte presque constamment l'uniforme et se rencontre fréquemment sur le champ de manœuvres à la tête de ses troupes. L'exiguïté de sa taille, l'apparence un peu chétive de toute sa personne, font un frappant contraste avec ses allures militaires. Il a le teint pâle, les cheveux châtain, et la finesse de ses traits est à peine atténuée par une forte moustache

qu'il met quelque coquetterie à porter à la façon martiale de son grand-père.

La princesse Hélène est la troisième fille du prince régnant de Monténégro, Nicolas Ier, et de la princesse Miléna. Née à Cettigné, le 8 janvier, 1873, elle est âgée de vingt-trois ans.

La princesse Hélène a beaucoup de charme et de grâce naturelle. Elle s'habille à la mode de Paris, et le français figure parmi les diverses langues qu'elle parle



LE PRINCE LOBANOF
Ministre des Affaires étrangères de Russie

couramment. Fort instruite, comme ses deux sœurs aînées, elle a un goût marqué pour le dessin et la peinture, qu'elle a étudiés à Dresde, et remplit en quelque sorte auprès de son père le rôle de ministre des Beaux-Arts.

En raison de l'alliance qu'elle va contracter, la fiancée renonce à la religion grecque orthodoxe pour embrasser la religion catholique.

LE PRINCE LOBANOF

(Voir gravure)

Au moment où les événements les plus tragiques se déroulent à Constantinople et dans les provinces de l'empire turc, la Russie perd un de ses plus grands hommes d'Etat, le prince Lobanof, qui a succombé brusquement, dans le train qui le ramenait à Kiev, de Vienne, où il avait accompagné le Tsar. Cette mort inattendue a eu un douloureux retentissement dans l'Europe entière et surtout en France, où le chancelier de l'empire Russe était entouré de tant de sympathies.

Né en 1825, il débuta en 1844, aux affaires étrangères. Secrétaire d'ambassade à Berlin, en 1850, conseiller six ans après ; ministre de Russie à Constantinople, de 1859 à 1863 ; gouverneur de la province d'Orël, en 1866, il revint à Constantinople, en 1868, avec le titre d'ambassadeur, et il prit part aux négociations qui mirent un terme à la guerre turco-russe.

Il y déploya une singulière activité et une remarquable habileté, aussi bien dans les pourparlers qui aboutirent à la paix que pendant les négociations si difficiles du congrès de Berlin. Aussi fut-il tout désigné pour occuper, en 1882, le poste de Vienne, où il devait rester pendant près de treize ans. Les circonstances étaient délicates et les Balkans semblaient devoir échapper à l'influence russe. C'est là que le prince Lobanof fut, pour Alexandre III, le plus précieux des auxiliaires.

Enfin, il abandonna définitivement la "carrière," au printemps de 1895, pour prendre, à Pétersbourg, la succession de M. de Giers. C'est sans doute à la grande confiance que le Tsar avait dans ses lumières que nous devons les manifestations de plus en plus amicales prodiguées, pendant ces derniers temps, à la France par le grand peuple slave. Son influence fut prépondérante en ces derniers temps, dans la solution du conflit entre la Chine et le Japon et sur le terrain des affaires crétoises.

Faut-il rappeler aussi que le prince Lobanof n'était pas seulement un diplomate de la grande école, mais encore un érudit, un historien et un artiste.

F. Fos.



LA PRINCESSE HÉLÈNE



LE PRINCE DE NAPLES

LES FIANÇAILLES DU PRINCE DE NAPLES ET DE LA PRINCESSE HÉLÈNE DE MONTÉNÉGRO

MORT D'UNE FLEUR

A ma cousine Blanche L. D...

Moi, je naquis charmante et belle,
A l'aurore d'un clair matin,
Seule, sur le bord du chemin...
C'était hier, je me rappelle.

Le jour penche vers son déclin,
Et sur moi l'ombre étend son aile...
Hélas ! dans la nuit solennelle
Je vais mourir : c'est mon destin !

Comme vous, ô muse éphémère
Qui, dormant sous la froide terre,
Vivez dans l'immortalité.

Ainsi, je vivrai dans ma tombe :
Car je laisse à l'humanité,
Les parfums de mon front qui tombe...]

ARTHUR DE BUSSIÈRE

Montréal, 1896.

LA HUCHE

LÉGENDE BRETONNE

En Bretagne, où, il y a soixante ans à peine, la légende était acceptée comme monnaie courante, les vieux content encore quantité d'histoires où la femme et le diable sont en lutte, et dans lesquelles ce dernier n'est pas toujours le plus fort.

En voici une qui nous a paru drôle :

Yvonne avait vingt ans, et c'était bien la plus jolie fille de tout le canton. Seule avec son vieux père infirme, auquel elle donnait pieusement ses soins, elle était, en même temps que la joie du foyer, la maîtresse active et intelligente qui dirigeait les multiples travaux de leur petite métairie. Aussi, bien des gens tournaient-ils autour d'elle avec l'ardent désir de l'avoir pour femme. Mais la belle enfant, pour faire un choix, attendait que son cœur eût parlé, et ce cœur ne semblait pas pressé de prendre la parole.

Or, depuis quelque temps, au concert de voix juvéniles qui la suppliaient, était venue se mêler une note quelque peu chevrotante. Kardec, un vieil avare enrichi par l'usure et qui, par économie, ne s'était jamais marié, avait tout à coup senti s'allumer l'amour sous la neige de ses soixante hivers. C'était une véritable passion. Il ne calculait plus, décidé maintenant à toutes les prodigalités.

—Soyez ma femme, disait-il à la jeune fille, et toute ma fortune est à vous.

Mais Yvonne se moquait bien de ce prétendant hors d'âge.

—Oui-dà ! lui répondit-elle, un jour, je serai votre femme quand notre huche dansera le grand galop.

Et elle éclata de rire, tandis que son ridicule amoureux se retirait, désolé, s'arrachant les quelques douzaines de cheveux gris qui lui restaient.

Rentré chez lui, il se mit à gémir :

—Hélas ! la cruelle sera cause de ma mort ! Ah ! si le diable pouvait m'entendre et qu'il voulût m'aider, je lui donnerais mon âme sans hésiter.

Il n'avait pas dit que le diable apparaissait, jaune et sec, dans sa tenue d'été ordinaire.

—Me voici, dit-il ; que me veux-tu ?

Kardec resta un moment l'œil effaré, la bouche béante. Mais il se remit vite ; et ce fut d'une voix seulement un peu émue qu'il conta sa piteuse histoire, disant quelle ironique condition la belle Yvonne mettait à son consentement.

—N'est-ce que cela ? fit le diable. Eh bien ! la huche dansera, et de la belle manière... Mais tu sais, mon très cher, donnant, donnant. En retour, je veux ton âme, et nous allons faire un pacte.

Ce disant, il avait ramené devant lui, sur le coin d'une table, son aile immense de chauve-souris qu'il étendit à plat, puis, dans sa chair même, il piqua, comme on fait une plume dans l'encrier, l'ongle pointu de son index, avec lequel il se mit à tracer quelques lignes en caractères rouges, après quoi il dit à Kardec, en lui présentant ce porte-plume improvisé :

—Signe.

Kardec, en frissonnant, toucha le doigt du maudit et, le rapprochant des lignes écrites, signa son nom avec l'ongle sanglant.

—Bien ! fit Satan. Maintenant, suis-moi. La nuit est venue ; c'est l'heure propice.

Ils se mirent en route.

Tout en cheminant par la campagne déserte, Satan parlait bas à Kardec, lui donnant ses instructions. Ils furent bientôt devant la ferme.

—Parfait ! dit le diable dont l'œil d'oiseau de nuit perceait les ténèbres, Yvonne est dans la basse-cour... A moi ! la fenêtre !

D'un bond il franchit la baie ouverte donnant dans la salle basse, courut à la huche et s'y introduisit après en avoir soulevé le couvercle qu'il laissa retomber sur lui.

Quant à Kardec, il avait simplement pris la porte, ainsi qu'il convient à un sexagénaire peu amateur de gymnastique, et s'asseyant dans un coin, il fit tourner ses pouces.

Peu après, Yvonne arrivait.

—Encore vous ? s'écria-t-elle. Voyons, qu'avez-vous encore à me dire ? Dépêchez-vous, car j'ai grand sommeil.

—Ah ! cruelle, vous pouvez donc dormir, vous ? Moi, je ne clos plus l'œil.

—Eh ! bien, veillez, monsieur Kardec, veillez à votre aise. Mais veillez chez vous, que je dorme chez moi.

—Serez-vous donc toujours insensible ?

—Monsieur Kardec, je vous l'ai dit tantôt : faites danser ma huche et je serai votre femme.

—Ah ! si vous me le juriez !... Je vous aime tant que je serais capable d'un miracle.

—Faites donc ce miracle, et je jure d'être à vous !

En disant cela, elle éclatait d'un franc rire, pensant bien n'avoir rien à craindre.

Le traître n'attendait que cela.

Il s'approcha de la huche sur laquelle il promena quelques instants ses doigts velus, puis, levant ses yeux vers les solives du plafond, il eut l'air d'invoquer mentalement le Seigneur.

C'était le signal convenu. Satan ne perdit pas de temps.

Aussitôt il s'agit de toute sa force... et voilà que le rustique bahut lève deux pieds, les laisse retomber, lève les deux autres et part dans un mouvement désordonné à travers la salle qu'il emplit de son vacarme.

Kardec s'écrie, jouant la surprise :

—Voyez ! voyez !... Le bon Dieu est pour moi ! Il veut notre union. Yvonne, ma chère Yvonne, vous serez ma femme ; vous l'avez juré.

Elle répond :

—Oui, je l'ai juré.

Mais elle avait le flair subtil en même temps que l'esprit fin. Le diable, en se démenant, avait dégagé une forte odeur de soufre, et tout de suite la fillette s'était dit :

—Ce n'est pas le bon Dieu, mais le diable qui est là-dedans. Nous allons bien voir qui l'emportera de lui ou de moi.

—Puis à Kardec :

—Remettez ma huche à sa place, je vous prie.

Et pendant que le bonhomme s'épuise en efforts pour faire évoluer le lourd bahut, Yvonne, feignant de l'aider, trace du doigt des lignes croisées sur toutes les faces du meuble, murmurant tout bas :

—Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, si tu es là, Satan, je t'ordonne d'y rester !

Puis elle prétexte une affaire au dehors, et de loin elle observe.

La huche enfin replacée, le diable appela tout bas :

—Kardec, puis-je sortir ? Sommes-nous seuls ?

—Oui, répondit le vieil.

Alors l'autre fit effort contre le couvercle ; mais vainement : le couvercle ne bougea pas plus que s'il eût été chevillé. Le diable s'étonna :

—Kardec, qu'est cela ? Qui me retient ?

—Je ne sais.

—As-tu donc mis le crochet ?

—Point.

Le diable, qui n'est pas bête, comprit ce qu'il en était. Il eut vite combiné un plan.

—Mets ton oreille tout près, dit-il à Kardec. J'ai à te parler.

Sans méfiance, le vieux obéit... Et soudain, par l'entrebâillement du couvercle, la prisonnier, allongeant le pouce et l'index, happa l'oreille de notre homme, qui jeta un cri de douleur.

—Compère, ricana le diable, ne t'effraie pas pour si peu ; c'est une combinaison : on m'a pris, je te prends. Obtiens d'Yvonne qu'elle me laisse sortir, et je te lâche. En attendant, je te tiens et je te tiens bon !

Yvonne, qui avait vu et compris, accourut, riant sous cape.

—Qu'avez-vous, M. Kardec ? Qui vous fait crier ainsi ?

—De grâce, Yvonne, soulevez ce couvercle ! J'ai l'oreille prise.

—Oui-dà ! fit-elle. Mais quels sont donc ces deux doigts noirs et pointus qui vous tiennent ?

Kardec vit qu'il était inutile de mentir :

—Eh bien ! oui ; c'est le diable qui est là !... Mais, je vous en supplie, rendez-lui vite la liberté, ou le traître va me déchirer l'oreille !

—Ainsi, dit-elle, pour profiter d'une imprudente promesse, vous avez contre moi appelé le Malin à votre aide ? Une telle déloyauté sera punie. M. Kardec, votre digne associé ne sera libre, et votre oreille du même coup, que si vous me relevez de mon serment.

Kardec eut bien envie de résister ; mais la griffe du diable devenait si... pressante et la douleur si vive qu'il s'écria enfin :

—Oui, oui, j'y consens... Aie ! aie ! oh ! le coquin ! oh ! le bourreau !

Alors Yvonne toucha de ses doigts la croix d'or qui lui pendait au cou et dit :

—Sors donc, Satan, et fuis pour ne jamais revenir.

Le prisonnier ne se le fit pas dire deux fois : d'un coup de cornes il rejeta le couvercle et fut dehors d'une enjambée.

Kardec put enfin se redresser, l'oreille libre, mais, hélas ! d'une dimension à rendre jaloux l'âme le mieux coiffé. Yvonne lui jeta pour adieu en le poussant vers la porte :

—Au plaisir de ne plus vous revoir !

Tout penaud, il rejoignit le diable qui l'attendait.

—Tu m'as trompé, lui dit-il, et tu vas me rendre mon âme.

—Tout beau, compère, répondit Satan. C'est toi qui veux me voler. Je ne t'ai promis qu'une chose : faire danser la huche, je l'ai fait. Tant pis pour toi si on t'a berné ! Du reste, moi aussi, je me suis laissé prendre. Les femmes, vois-tu, c'est plus malin que le diable ; avec elles on n'est jamais sûr de gagner. Heureusement que l'homme est plus simple et qu'on peut se rattraper sur lui... Donc, j'ai ton âme, et je la garde... Oh ! pour ce qu'elle vaut !...

Ayant dit, il disparut, laissant le bonhomme tout déconfit, le nez encore plus long que l'oreille.

DENIS LANGAT.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-É. R., Québec.—Il y a du bon dans votre essai, mais c'est encore trop jeune. Travaillez ferme, vous réussirez. "Souvenirs et regrets" est aussi trop intime : il vaut mieux adresser ces choses-là directement à l'intéressée, plutôt qu'au public par voie du journal.

J. B., Montréal.—Malgré la poésie imparfaite, vos "conseils" ont de la valeur au point de vue pratique. Nous publierons, quelque jour.

P. M., Québec.—Malheureusement, je ne saurais vous fournir sûrement le renseignement demandé. N'importe quel bon libraire vous le donnera. Félicitations pour vos courageuses déterminations.

Amo, Joliette.—Pas acceptable, votre envoi. D'abord, cela manque de nom responsable. Ensuite, ni la forme ni le fond ne conviennent au ton que désire garder le MONDE-ILLUSTRÉ.

Fauvette, Montréal.—La gracieuse fauvette est tou-

jours elle-même, telle que les lecteurs du MONDE-ILLUSTRÉ l'ont, jadis, connue et estimée. C'est assez dire combien elle est bienvenue, en ré-apparaissant au milieu d'eux.

Un fils de l'Acadie, Church Point, N. S.—Fort jolie composition, au souffle patriotique. Nous publierons, dans un numéro aussi prochain que possible.

Karo i, Yamaska.—Ce dernier envoi mérite aussi l'insertion ; mais quand elle pourra avoir lieu, nous ne saurions vous dire.

A. L., Montréal.—Votre essai sur l'automne a du bon. Néanmoins, il n'est pas encore acceptable pour nous. Travaillez encore.

J. St.-J., Saint-Hermas.—Nous pouvons enfin rendre justice à vos *Impressions*. Nous les publions aujourd'hui.

UNE INVENTION EXTRAORDINAIRE

(Voir gravure)

TRAVERSER L'OcéAN EN VINGT-HUIT HEURES

Deux inventeurs, M. Julius Bluemel, un Américain, et M. Apostoloff, un Russe, annoncent qu'ils viennent de découvrir le moyen de traverser l'océan en... quelques heures. Ils ont inventé chacun un bateau qui a la forme d'une vis et qui se frayera un passage dans l'eau, à peu près comme la vis pénètre dans le bois.

Ils prétendent que la résistance de l'eau est ainsi réduite à sa plus simple expression. Le bateau de M. Apostoloff peut être complètement submergé et rester sous l'eau assez longtemps. L'inventeur croit que son bateau est appelé à faire toute une révolution dans la marine des grandes puissances du monde. Les vaisseaux de guerre cacheront désormais leur terribles engins de mort dans les abîmes insondables de la mer !

Étant donnée la vitesse du nouveau bateau, l'on pourra atteindre en quelques minutes les plus grandes profondeurs de l'eau : on pourra explorer le lit de l'océan, visiter les innombrables coques de vaisseaux naufragés, qui gisent au fond de la mer, capturer des monstres marins et révéler à l'univers les secrets sous-marins, restés jusqu'ici impénétrables. Qui empêchera l'explorateur, lorsque son bateau sera ancré au fond de la mer et qu'il illuminera tout autour de lui par de puissantes lumières, de mettre pied à terre et de faire plus ample connaissance avec les habitants des profondeurs de la mer ? Muni d'une caisse remplie d'air comprimé, il pourra demeurer plusieurs heures sous l'eau, faire la chasse et se livrer aux plus intéressants amusements sportifs.

On munira également la coque du bateau de grandes glaces, qui permettront aux voyageurs de voir sans se déranger et sans aucun effort, les panoramas variés qui se dévoileront sous leurs yeux. La mer contient

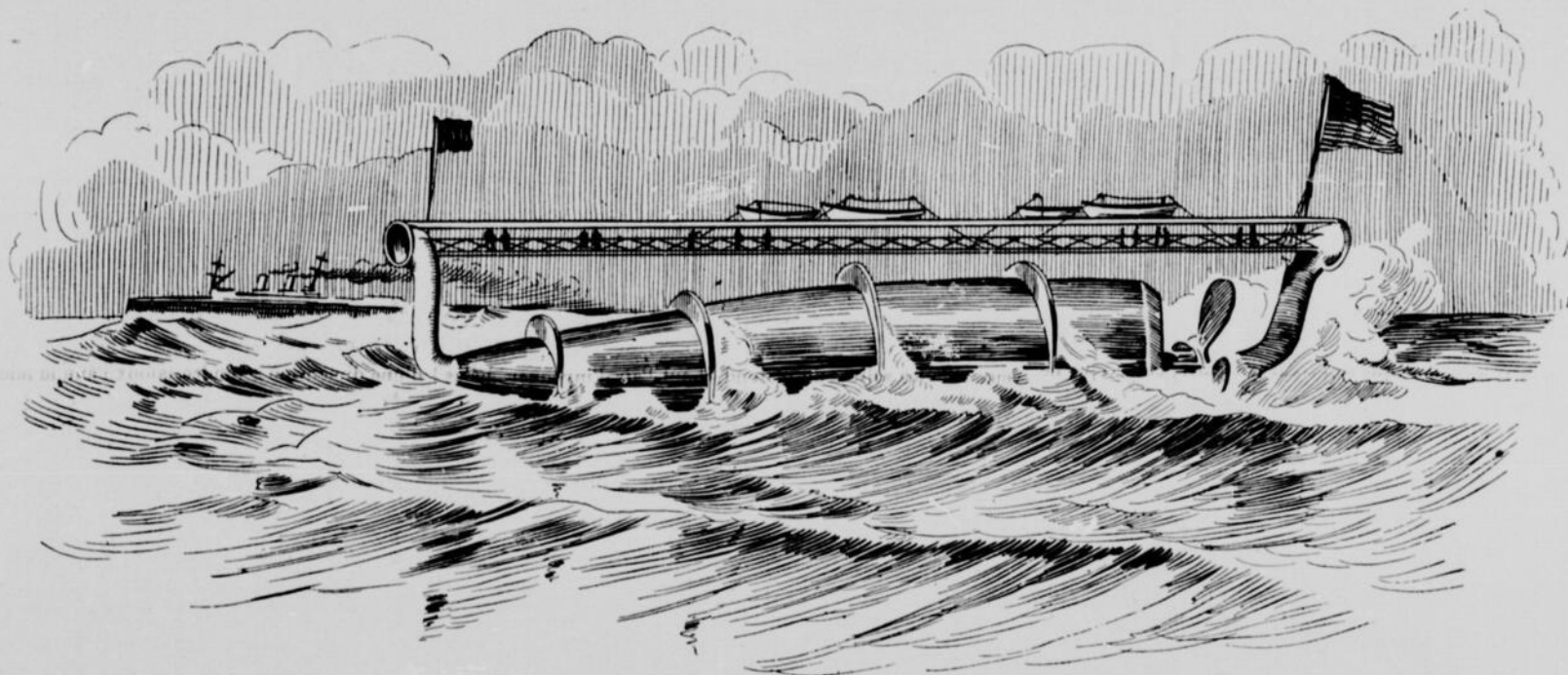
de si étonnantes merveilles que ces sortes de voyages deviendront bientôt à la mode. Les excursions en bateau et naviguant vulgairement sur l'eau sont fatalement destinées à tomber en désuétude. Ce ne sera plus des excursions au clair de la lune, mais des promenades émouvantes au fond de la mer, au milieu des monstres énormes qui y grouillent et y vivent. L'avenir nous réserve évidemment d'abondantes surprises.

M. Apostoloff croit qu'avec \$100,000 il est possible de construire et d'équiper un bateau qui procurera toutes ces émotions. Qui se hâtera de fournir les fonds nécessaires ?

Nous donnons aujourd'hui le dessin du bateau de M. Bluemel, l'inventeur américain. Ce bateau ressemble à une scie de boucher. La coque est de la même forme que celle du bateau de M. Apostoloff. Elle tourne sur un énorme axe creux, dans lequel les machines seront installées et où les passagers pourront trouver de confortables logements.

L'invention de l'ingénieur russe est superbe, mais celle de notre Américain, Bluemel, n'est pas facile à battre. Qui fera mieux ?

Il est inouï ce qu'on fait avec le temps quand on a la patience de l'attendre et de ne pas se décourager.—Dr BONALD.



UNE INVENTION EXTRAORDINAIRE : UNE ÉNORME VIS SOUS-MARINE.

SAINT-POLYCARPE

Si vous n'avez jamais aimé la campagne, je vous dirai hautement que vous n'avez jamais visité Saint-Polycarpe. O le charmant village, il est délicieux ! Traversé par une rivière calme et paisible, de soixante-dix pieds de largeur, il présente deux côtes verdoyantes, encadrant ce miroir d'eau, qui reflète l'image de plus d'un jeune couple d'amoureux. Je ne sais pourquoi, mais ces pentes ne sont pas souvent fréquentées ; on craint une chute, peut-être, et "combien de fruits amers sont nés de l'imprudence !"

Mais il y a d'autres attraits : les routes de droite et de gauche de la rivière retentissent, matin et soir, des pas de jeunes villageois, qui ne trouvent de charme, dans leur promenade, qu'à une fenêtre où une jeune fille, accoudée, attend, rêveuse, le passage de son favori.

Je suis une petite Montréalaise, en villégiature ici, et je regrette, dans mes observations, de n'être pas poète pour faire un éloge digne du lieu que j'admire. Mais je me console un peu pour vous faire voir un caprice de touriste.

Par un beau soir, l'idée me vient de visiter la campagne ; je m'éloigne donc du village, de plusieurs arpents, et je puis contempler à loisir, car je suis

seule, tout ce que cette campagne rêveuse et mélancolique a de charmes, dans sa tranquillité. Mon idée trotte entre l'idéal et la terre que je foule, quand les cris joyeux d'un jeune enfant viennent me rappeler à la réalité. Je veux le suivre dans sa course juvénile, et me hasarder même à pénétrer chez ses parents. Ce sont de bons "habitants," vivant avec largesse et qui veulent bien me recevoir avec une bonhomie extrême. Ils me conviennent même à leur table, mais il se fait tard, je crains les ombres de la nuit, c'est uniquement ce qui me fait refuser, non pas sans regret, car j'adore le "pain d'habitants" et j'en vois un si appétissant. Mais, enfin je veux consacrer tout le temps à la causerie, et j'en ai grande satisfaction, voyant que mes amphitryons connaissent et aiment les mêmes gens que moi. Nous partageons donc les mêmes sentiments.

Après une longue conversation bien assaisonnée, je me retire, joyeuse, emportant un bon souvenir de cette brave famille. Je reviens par le même chemin que j'ai suivi pour me rendre, me disant dans mes réflexions :

" Ici, tous les dons de la nature semblent être versés à profusion. Puis, la verdure a plus de charme, les fleurs plus de grâce, les arbres plus d'élégance, les oiseaux plus de mélodie, les insectes plus d'activité, les cieux plus d'azur, les étoiles, plus de splendeur, la

lune plus de majesté, le soleil plus de rayons, l'atmosphère plus de salubrité."

Mon travail ne donne qu'une faible esquisse de la beauté de Saint-Polycarpe, dont on pourrait dire : Il est un doux reflet des cieux !

ENÉRI.

NOUVELLES A LA MAIN

— Bonjour, Bébé. Ton papa est-il là ?

— Non monsieur. Papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents de maman !

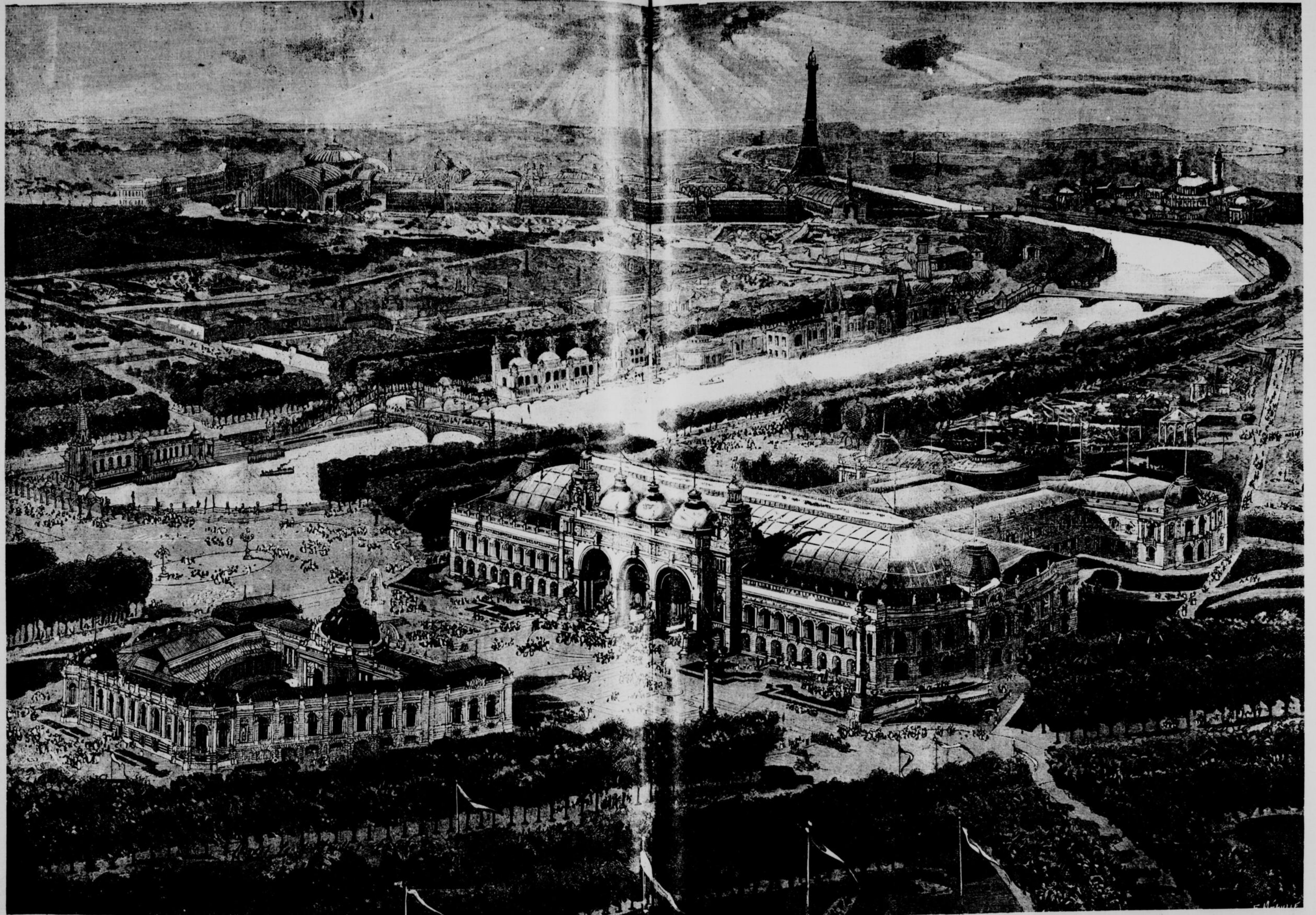
— Ah !

— Mais maman est là.

La sur l'album d'un docteur très déçu dans sa vie privée :

" Le mariage est une maladie dont on sort généralement guéri ! "

Les inimitables *Farces de Piron* font toujours rire. Aussi tout le monde les achète. Qu'on se hâte de se procurer les derniers exemplaires. Prix : 10c, G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.



PARIS. — EXPOSITION DE 1900 : VUE PANORAMIQUE DES DEUX PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES ; PROJET DE M. GIRAULT

AUX MAISONS D'ÉDUCATION

Avant de nous éloigner du Canada, selon que nous avons l'intention, nous désirons faire connaître aux maisons d'éducation de la province de Québec que nous sommes en état de donner à leurs jeunes élèves de fort amusantes séances de magie blanche.

Nous ne sommes plus novice dans l'art d'amuser la jeunesse : de nombreux certificats, à nous décernés par plus d'une maison d'enseignement de Montréal, en font foi.

Toute une soirée, ou, du moins, plusieurs heures d'une agréable récréation, à la prestidigitation ou la magie blanche, voilà ce que nous pouvons offrir, au gré des directeurs, aux enfants de leurs maisons respectives, qui en seront émerveillés et réjouis.

Sur commande, nous sommes prêt à nous transporter n'importe où, à quelques heures d'avis, et sans préparation aucune de la part de ceux qui nous recevront. Il n'y a qu'à réunir les élèves dans une salle, et nous faisons tous les autres frais.

Les personnes qui donnent une partie de plaisir à domicile apprendront, sans doute, avec satisfaction, que nos expériences peuvent aisément s'opérer dans un salon ordinaire.

La même chose pour les fêtes champêtres, bazars, théâtres et toutes autres réunions publiques ou privées. Qu'on nous spécifie seulement d'avance le genre de la réunion, s'il s'agit d'enfants ou d'adultes, de réunion dans un salon ou dans une salle publique, et nous arrangerons notre programme en conséquence.

PHIDIME BERNIER
119, rue Cadieux, Montréal.

croire qu'ils ont cassé une glace et que conformément au préjugé, ils auront à traverser plusieurs années de malchance et de malheurs. Voici comment on opère : on trace à l'aide d'un morceau de savon un peu mince, du savon noir de préférence, sur une des glaces de l'appartement, de fines lignes ; on peut ainsi imiter, à s'y tromper, des fêlures plus ou moins grandes, car la réflexion dans la glace donne aux lignes que l'on a tracées, en les élargissant dans le sens de l'épaisseur du verre, l'aspect de fentes véritables.

Désespoir et stupéfaction du propriétaire de la glace ! Qui a brisé cette glace ? Comment a-t-elle pu se casser ?

Un simple coup d'éponge et tout rentre dans l'ordre : on se remet, en riant, de cette chaude alarme.

L'empereur Napoléon Ier passait une revue sur la place du Carrousel, mieux tenue que maintenant. Son cheval se cabra. Et dans les efforts qu'il fit pour le maintenir, son chapeau tomba à terre.

Un lieutenant, aux pieds duquel le chapeau était tombé, le ramassa, sortit du front de bandière pour l'offrir à Sa Majesté.

—Merci, capitaine, dit l'empereur encore occupé à calmer son cheval.

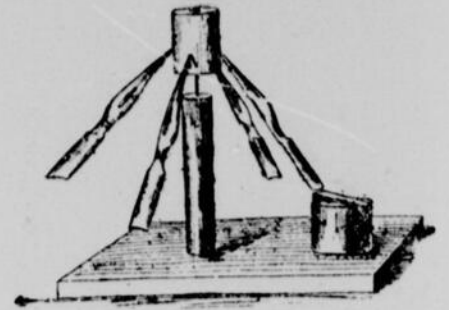
—Dans quel régiment, sire, demanda l'officier.

L'empereur, regardant alors avec attention, s'aperçut de sa méprise et dit en souriant :

—Ah, c'est juste, monsieur, dans la garde !

Et en effet, quelques jours après, le lieutenant recevait son brevet de capitaine. Sans doute, il le devait à sa présence d'esprit ; mais aussi à ses mérites et à sa bravoure. Il s'appelait Rabusson.

sentent toutes des pôles de même nom. On disposera ce tourniquet sur un petit cylindre (un morceau de gros crayon ou un morceau de règle fera très bien l'affaire) et en face, sur un morceau de bouchon coupé en



biseau, on mettra un petit barreau aimanté comme les plumes du pôle du même nom. On approche plus ou moins le barreau, et bientôt le tourniquet se met à tourner. Le principe en vertu duquel les pôles de même nom se repoussent se trouvera ainsi démontré. Un aimant de dix centins suffit pour aimanter le petit tourniquet.

CHARADE

Mon Premier est le nom que donnera la mère
A l'épouse du fils ; (ce n'est pas grand mystère)
Au jardin, mon second étale à tous les yeux
Les richesses de Flore et ses dons précieux.
Compulsant avec soin la gamme chromatique
Vous aurez mon Dernier, un terme de musique.
Mon Tout vient annoncer la mauvaise saison,
Le ciel gris, nébuleux, fait garder la maison ;
C'est encor une date illustre dans l'histoire
L'ère du Consulat, la fin du Directoire.

Nota : (un accent à retrancher au final.)

RÉBUS



EXPLICATION DU RÉBUS QUI A PARU DANS LE N° 646

L'homme s'agite et Dieu le mène.
Mot à mot : L'homme — "SA" gît — té — d'yeux — le — Maine.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 646

Enigme.—Le mot est : Almanach.
Ont deviné : Mlle Elmina Coutu, Mlle F. Dragon, E. Huot, Montréal ; Chs Caron, Lachine ; Mlle M. Grandpré, Québec ; A. Viger, Sorel.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un dimanche.

Le mois d'octobre commence toujours le même jour de la semaine que le mois de janvier, avril le même jour que septembre. Février, mars et novembre commencent le même jour de la semaine.

Mai, juin et août débutent, au contraire, à des jours différents les uns des autres.

Ces règles ne s'appliquent pas aux années bissextiles.

L'année ordinaire commence et se termine toujours par le même jour.

Enfin, pour terminer cette rapide revue des singularités de l'almanach, le même calendrier peut servir tous les vingt huit ans.

Avis aux collectionneurs.

Il y a encore de bonnes gens qui aiment à se livrer, en société, aux douceurs d'aimables mystifications. Les voyageurs de commerce sont particulièrement experts en cet art, et comme il n'y a là que de très inoffensives brimades avec un éclat de rire au bout, bien morose serait celui qui voudrait s'en plaindre. Signalons donc aux adeptes de cet art comment on peut jouer un bon tour à ses amis en leur faisant

SERPENT DE MER

(Voir gravure)

Le sempiternel serpent de mer, vient de donner encore de ses nouvelles. Le professeur Mohr, de Boston, qui passait l'été à Swampscott, prétend que son fils et lui l'ont aperçu, au cours d'une promenade en mer. C'est un monstre énorme, long d'au moins cinquante pieds, avec une tête de phoque, et un cri rappelant le sifflement de la vapeur, lorsqu'elle s'échappe de la valve de sûreté de la chaudière.

Le professeur bostonnais décrit avec émotion cette rencontre, où il soutient qu'il a pu contempler de très près le monstre, qui lui aurait même fait l'honneur de donner la chasse à son embarcation.

PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

On plante quatre plumes dans un morceau de bouchon, diamétralement opposées deux à deux ; on pique dans le centre du bouchon une épingle, de façon que le tout puisse tenir en équilibre et tourner librement sur la pointe de l'épingle. Les plumes ont dû auparavant être aimantées de telle sorte qu'elles pré-



SERPENT DE MER VU PRÈS DES COTES DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

EN DETRESSE !

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLÉS

—Ne le fallait-il pas pour l'intéresser à moi, pour lui expliquer comment le meurtre de Lafistole avait été commis ? Je savais que Pierre allait être arrêté, que Cadour l'avait reconnu ; je n'ai pas voulu qu'il fût déshonoré à cause de moi !... Je n'ai pas voulu que son arrestation fût connue et elle l'eût été si Pierre avait été emmené en prison... J'ai voulu le sauver, comme il m'avait sauvée. Voilà pour quoi je t'ai dit la vérité !

—Tu n'as fait que ton devoir.

—Je le sais. Et je suis prête à le faire jusqu'au bout.

Clotilde était restée à genoux.

—Relève-toi, dit Daniel.

—Au moins me pardonnes-tu ?

—Je n'ai rien à te pardonner. Relève-toi !

Elle se mit debout avec fatigue.

Daniel appuya sur un timbre.

Ce fut le greffier qui entra.

—Introduisez M. Jourdan !... !

Et ils attendirent.

Jourdan, lorsqu'il entra, fit un signe de protestation qui voulait dire à Clotilde :

—Pourquoi êtes-vous venue ? Pourquoi n'avez-vous pas voulu de mon sacrifice ?

Elle comprit et secoua la tête sans rien dire.

Alors il se fit un silence très long entre ces trois personnages.

Le juge essayait de reprendre du sang-froid. Dans cette accumulation de catastrophes, il ne voyait plus très clair en son esprit. Comme après une fatigue énorme, un surmenage intellectuel extraordinaire, il avait la tête vague et tout étourdie. L'ivresse, qu'il ne connaissait pas, devait être ainsi.

—Monsieur Jourdan, fit-il... !

Et sans autres mots, en chancelant, il fit quelques pas dans le bureau et tendit les deux mains au jeune homme.

Daniel savait tout. Clotilde avait parlé. Jourdan le comprit.

Il saisit dans ses robustes doigts les mains tremblantes du magistrat et il les serra doucement.

—Monsieur Jourdan, j'allais vous accuser... Je vous demande pardon. Monsieur Jourdan, vous avez voulu sauver de la honte une famille qui vous est étrangère, une famille dont l'un des membres devrait vous rappeler d'odieux souvenirs. Vous l'avez voulu au prix de votre honneur et peut-être de votre vie... Mais ce sacrifice était impossible... Clotilde a bien fait... Monsieur Jourdan, nous sommes bien petits auprès de vous... Conservez-nous votre amitié.

—Oh ! monsieur d'Hautefort... !

—Pierre, je voudrais vous considérer comme un fils... et vous embrasser, ainsi que j'embrasse ma Bérengère... !

Jourdan, profondément ému, inclina la tête, et comme Daniel s'avancait encore, il se trouva contre la poitrine du juge qui le serrait dans ses bras en sanglotant.

Car les larmes, longtemps contenues, s'étaient fait jour, enfin.

—C'est trop ! C'est trop ! murmurait-il... je n'avais pas mérité de si grands malheurs !

Il retomba sur son fauteuil, la poitrine secouée de convulsions.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! quel parti prendre ?

Il réfléchit longtemps. Il ne trouvait rien.

Une seule chose lucide lui apparaissait ; la mise en liberté immédiate de Pierre.

—Monsieur Jourdan, vous êtes libre... Vous pouvez vous retirer... !

Pierre sortit lentement, laissant Daniel et Clotilde en présence, tous deux silencieux, abîmés dans une prostration absolue.

Que ferait le juge après une pareille révélation ?

C'est en vain qu'il essayait de trouver une résolution.

Prendre la déclaration de sa femme, telle qu'il venait de l'entendre, la mettre au dossier, envoyer Clotilde en prison, c'était folie, il n'y fallait pas songer.

C'était bien le devoir, peut-être, le devoir poussé jusqu'en ses plus extrêmes sacrifices, jusqu'au renoncement complet, le devoir du magistrat chargé d'une haute mission ; mais le magistrat ne parlait pas seul, dans ce cœur bouleversé, l'homme aussi faisait entendre sa

voix ; le mari voulait sauver la femme adorée, la femme coupable aux yeux de la loi mais moralement innocente, la femme victime ; le père voulait sauver sa fille du scandale inouï sous lequel s'écroulerait la maison d'Hautefort et sous lequel viendrait s'effondrer son avenir, son bonheur ; enfin, le fils voulait épargner au père, au vieux Jean-Joseph, un aussi terrible coup.

Le devoir, si impérieux qu'il soit, peut-il commander de perdre des innocents, et Jean-Joseph et Bérengère n'étaient-ils pas innocents et le châtement qui frapperait Clotilde ne les atteindrait-il pas ?

Il songea qu'il était facile, sous le premier prétexte venu, pour raisons de santé, par exemple, de donner sa démission.

Démissionnaire, il n'était plus responsable.

Et il quitterait le pays, il quitterait la France, il mettrait sa femme à l'abri des poursuites.

Oui, c'était le parti le plus sage, le seul, du reste.

De cette façon, le scandale n'existerait plus ; le secret n'était pas divulgué.

Hélas ! ce projet ne résista pas à quelques réflexions.

Lui démissionnaire, un autre prenait sa place.

Le dossier passait entre ses mains, ce dossier où s'étaient les lettres de Clotilde !

Et en supposant même que le juge qui lui succéderait n'eût point de soupçons contre Mme d'Hautefort, la dernière femme assurément que l'on dût soupçonner, est-ce que la redoutable dénonciation de Valentin contre Pierre Jourdan n'existerait pas toujours ?

De nouveau Jourdan serait interrogé.

Il ferait les mêmes héroïques réponses. Et si loin qu'elle fût, Clotilde ne pourrait le laisser se sacrifier jusqu'au bout.

Donc, sa démission ne sauverait rien.

Au contraire, elle pouvait tout perdre.

Il resterait à son poste, quelque dût être le dénouement.

Comme juge chargé de cette enquête, il était presque tout-puissant.

L'opinion publique avait reçu un semblant de satisfaction lorsqu'elle avait appris l'arrestation du pauvre Séverac. Elle avait été surprise, mais la mort subite de l'ancien officier avait vite mis fin à tous les commentaires. On ne parlait plus de l'affaire Lafistole. C'était, ou cela paraissait être, une affaire classée, terminée, sans dénouement possible et sur laquelle on ne reviendrait plus.

Du juge d'instruction seul, il dépendait de surexciter à nouveau l'opinion en annonçant qu'une nouvelle piste était suivie.

Cela, Daniel ne le ferait pas.

Lui seul, aussi, maintenant, pouvait étouffer l'affaire.

N'était-ce pas ce qu'il y avait de plus sage ?

Mais le pourrait-il ?

Clotilde lisait tout cela facilement sur son visage.

C'était sa vie ou sa mort que débattait le juge.

Elle le savait et se taisait, résignée.

Mais à toutes ces réflexions venait se joindre chez Daniel une considération plus grave.

S'il ne s'était agi que du meurtre de Lafistole, accompli dans les circonstances qui lui étaient révélées, il n'eût pas hésité à sacrifier les intérêts de la victime à des intérêts autrement sérieux.

Venger Lafistole, un misérable peu digne de pitié, n'était pas vraiment indispensable.

Ce meurtre en lui-même était un châtement.

Le meurtrier impuni, la justice en vérité, n'en était pas lésée. Son cœur de magistrat eût accepté, légèrement, de passer outre et de laisser Lafistole sans vengeance !

Mais Lafistole n'était pas la seule victime.

Un homme avait été accusé ; un homme était mort déshonoré, et son déshonneur rejaillissait sur son fils : cet homme, c'était Séverac.

Et qui l'avait accusé ? Lui, Daniel.

Alors n'était-ce pas doublement son devoir de le réhabiliter, le vieil officier honnête et bon que la honte avait foudroyé ?

Et en manquant à ce devoir, n'allait-il pas se rendre coupable ?

Certes !

Son rôle redoutable du juge pouvait, à la rigueur, finir à Lafistole... mais il recommençait à Séverac... !

À la rigueur, il pouvait sacrifier l'une des deux victimes : le voleur qui avait voulu porter sur Bérengère une main sacrilège.

Mais l'autre devait lui être sacrée.

C'était sa faute à lui, juge, si Séverac était mort !

Sa faute, aussi, s'il était flétri dans l'opinion publique.

Le vieil officier l'accusait, du fond de sa tombe.

Il lui semblait, dans l'hallucination de son cerveau exaspéré par cette situation tragique, sans issue, il lui semblait entendre la voix de son ami qui lui criait :

—Je ne t'ai rien reproché autrefois. Tu m'as accusé parce que tu me croyais coupable. Tu as fait ton devoir, un devoir qui a dû coûter à ton cœur, puisque mon fils allait faire partie de ta famille ! Aujourd'hui, tu sais tout !... Tu n'as plus le droit d'hésiter !... Mon fils te l'a dit... L'hésitation est une faute... Rends l'hon-

neur à Valentin... Ma famille vaut la tienne... Tu n'as pas le droit de me laisser déshonoré pour sauver ton honneur ! Fais ton devoir ! fais ton devoir ! !

Oui, il l'entendait, cette voix, distinctement.

Elle venait de sa conscience !

Mais ce qu'elle demandait, pouvait-il l'accorder ?

On ne peut, d'un homme, exiger trop. Et cela dépassait les limites de son courage !... Il était brisé, anéanti !...

—Oh Daniel ! mon Daniel, comme tu souffres ! dit une voix faible.

C'était Clotilde qui ne le quittait pas des yeux.

Il était si ému qu'il l'avait oubliée !

Elle trouvait dans son cœur de la pitié pour lui... elle qui avait si cruellement souffert !

Cela lattendrit.

—Oui, c'est vrai, dit-il, je ne te le cacherai pas. Je ne pense pas qu'il puisse se rencontrer deux fois dans la vie d'un homme une heure comme celle qui vient de s'écouler, depuis que tu es entrée ici... J'en suis, vois-tu, à souhaiter des choses impossibles, comme par exemple une catastrophe qui nous emporterait tous... qui détruirait ma fille, mon père, toi et moi... mon Dieu ! mon Dieu !

Elle hocha doucement la tête.

Oui, elle l'avait souhaitée, aussi, cette catastrophe, elle aurait voulu rentrer dans le néant !

—Va, dit-il, ne reste pas plus longtemps dans mon cabinet.

Et si bas qu'elle entendit à peine, il ajouta :

—Cela pourrait paraître singulier et donner des soupçons...

—Que feras-tu, Daniel ?

—Je ne sais pas...

—Me livreras-tu

—Est-ce possible ! !

—Alors ?

—Alors, je le répète, je ne sais pas... Va, laisse-moi réfléchir ! Je t'ai pardonné... Rentre chez toi...

—Daniel !

Elle crut que quelque projet sinistre lui traversait l'esprit.

Elle crut qu'il songeait au suicide.

Il comprit et avec un navrant sourire :

—J'y ai songé, mais cela ne sauverait rien.

Elle se retira.

Dans une des salles qu'elle traversa pour sortir, elle rencontra Bérengère qui, assise sur un banc, désolée, statue de la douleur et du désespoir, l'attendait.

—Toi, ici, mon enfant ?

—Est-ce que je puis maintenant te laisser seule. N'as-tu pas besoin de moi plus que jamais, pour te consoler, te reconforter ?

—Me consoler !

Bérengère avait quitté l'hôtel aussitôt après le départ de sa mère. Elle était venue au parquet. Dans son impatience fiévreuse, elle voulait savoir ce qui se passait : adorant son père, elle voulait savoir aussi comment il avait supporté la terrible révélation de Clotilde.

—Eh bien ? demanda-t-elle.

—J'ai tout dit, tout...

Bérengère se tait, mais ses yeux interrogent ardemment.

—Ah ! ma pauvre enfant, ton père a été sublime de bonté et de courage... Aime-le bien... fais-lui oublier, s'il le peut !

Elles quittèrent le Palais de Justice.

Pendant que Bérengère y avait attendu Clotilde, un homme avait traversé la salle tout à coup.

Et comme il passait, rêveur et troublé, il n'apercevait pas Bérengère assise.

Ce fut la jeune fille qui le reconnut.

—Pierre ! dit-elle.

Le jeune homme venait d'être remis en liberté par le juge.

Il s'arrêta interdit devant Bérengère.

Elle vint à lui, prit les mains de l'ancien ouvrier, avec le même geste que son père tout à l'heure.

—Pierre, dit-elle, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait.

Et comme il voulait protester :

—Ne me dites rien... Votre vie et votre honneur, vous auriez tout donné, n'est-ce pas ?

—Je regrette qu'on m'en ait empêché...

—Et pour qui, ce sacrifice ?

Il joignit les mains, mais ses lèvres restèrent closes.

—Pour moi, dit-elle, je ne l'ignore pas... Mon pauvre Pierre ! Comme vous m'aimez ?

Il avait pâli, et il baissait les yeux comme un coupable.

—Oh ! Bérengère ! Bérengère ! pourquoi me parlez-vous ?

—Mon pauvre Pierre ! dit-elle pour la seconde fois. Tous mes souvenirs qui se rattachent à vous ne font qu'augmenter l'amitié que j'ai pour vous...

—L'amitié ! dit-il en haussant les épaules.

Puis, parce qu'il sentait qu'il ne retiendrait pas plus longtemps l'explosion de son amour, parce qu'il voulait jusqu'au bout rester le respectueux ami de cette jeune fille, parce qu'il avait l'orgueil délicat de ne rien laisser dans l'esprit de son amie d'enfance qui pût ternir d'un souffle d'humaine faiblesse cette pure et idéale affection qu'il lui avait vouée, il s'enfuit.

Et ce fut si précipitamment qu'il n'entendit point Bérengère, qui disait encore :

—Pierre ! pour ma mère, pour les êtres que vous avez essayé de sauver, soyez béni !

II

Daniel était seule dans son cabinet.

Le greffier avait voulu rentrer après le départ de Clotilde, mais le juge l'avait éloigné d'un geste.

Il avait besoin de se recueillir.

La présence d'un autre auprès de lui, d'un témoin de ses irrésolutions, lui était importune. Est-ce que le greffier n'aurait pas deviné la lutte poignante de cette âme affolée ? Il ne le voulait pas.

Maintenant qu'il venait de laisser partir la coupable, qu'il avait rendu la liberté à Pierre Jourdan, quelle serait sa conduite ?

Laisserait-il les choses en l'état et attendrait-il que les événements se déclarassent pour ou contre lui ?

Les préviendrait-il, au contraire, ces événements ?

Il avait devant lui le dossier de l'affaire Lafistole.

Il en feuilletait les pièces.

Les lettres de Clotilde lui tombèrent sous les yeux, tout d'abord celle qu'il avait retrouvée lui-même dans le portefeuille de Lafistole, dont l'écriture l'avait frappé, autrefois, par sa ressemblance avec celle de sa femme.

—Jamais je ne consentirai à ce que vous exigez... disait cette lettre, qui ne contenait que quelques lignes.

Puis, d'autres, saisies par la police parisienne dans l'appartement de Lafistole, rue de Tournon.

Elles étaient courtes, mais expressives.

L'une disait :

—Réfléchissez, monsieur, à l'énormité de vos exigences. En demandant trop, vous n'obtiendrez rien. Ne me poussez pas à bout ! Ne me réduisez pas au désespoir.

N'y avait-il pas, dans cette lettre, une première menace, timide.

Et cette autre :

—Monsieur, épargnez-moi, je vous en supplie. Que vous ai-je fait ? Vous êtes ambitieux... Cela ne suffit-il pas à votre ambition d'être riche ?... Je vous donnerai une fortune. Je vous le jure.

Une troisième :

—Je vous ai supplié. Vous ne m'avez pas écoutée. Maintenant je viens vous dire que je me défendrai. Vous savez de qui je suis fille. Souvenez-vous et prenez garde !

La menace ici s'accroissait, devenait évidente.

Ces lettres étaient compromettantes au premier chef. Elles n'étaient pas signées, soit, mais qu'importe !

Daniel, la main tremblante, le front couvert de sueur, les avait retirées du dossier.

Sa conscience lui criait :

—Tu fais mal ! C'est une faute ! Tu manques à ton devoir.

Mais son cœur répondait :

—Sauve ta femme, sauve ta fille, sauve les tiens !

Et son cœur faisait taire sa conscience.

Il les avait mises à part, et il avait retiré également d'autres pièces non moins graves : la déposition par laquelle Valentin était venu accuser Pierre Jourdan d'avoir sinon assassiné Lafistole, du moins été complice du meurtre ; l'interrogatoire de Pierre Jourdan, au courant duquel le jeune homme s'était reconnu coupable, enfin la confrontation de Jourdan avec le petit Cadour.

Pour que cette affaire restât dans le vague, comme par le passé, il était nécessaire que ces pièces disparaussent.

Daniel en fit un paquet et les jeta dans la cheminée :

Et comme il n'y avait pas de feu, il fit flamber une allumette pour les détruire.

Mais l'allumette s'éteignit entre ses doigts.

Non, il n'osait ! C'était plus fort que lui !

Il lui semblait voir se dresser, en une cohorte accusatrice, la longue série de ses ancêtres, les magistrats dont la vie s'était écoulée au milieu de la probité la plus rigide, et qui n'eussent point hésité, ceux-là, à se sacrifier, plutôt que de nuire à l'éternelle Justice sacrée !

Il était certainement le premier qui méconnaît ce devoir... le premier magistrat infidèle à son honneur de magistrat.

Et voilà pourquoi il hésitait, en dépit de tout ce qui s'était passé, de tout ce qui arriverait plus tard...

—Non, non murmura-t-il... je ne puis pas anéantir ces choses.

Il retira les pièces du foyer, les cacha dans son pardessus, sans trop savoir ce qu'il faisait.

—Je les remettrai au dossier plus tard, plus tard...

Il emporta les pièces avec lui quand il sortit du palais.

Il rentra à pied, lentement, alourdi, oubliant de répondre aux saluts des gens qui, respectueusement, s'inclinaient sur son passage.

Il avait l'air égaré.

Ah ! comme ils le gênaient, ces papiers ! Ils lui brûlaient le cœur !

Quand il se retrouva, quelques instants après, rue du Châtelet, devant Jean-Joseph, il eut l'impression bizarre que le procureur général lisait dans son âme et devinait son trouble d'esprit.

De juge qu'il était encore le matin, il passait accusé.

Et lui qui avait fait trembler tant de coupables, par ses questions nettes, précises, il tremblait à son tour.

Il avait peur que Jean-Joseph ne l'interrogeât.

Et cette épouvante fut si réelle et si vive qu'en rencontrant le regard du magistrat, il porta d'instinct les deux mains sur son côté, là où il sentait contre son cœur le lourd poids des papiers retirés du dossier.

Il s'enferma bien vite dans sa chambre, pour échapper à cette obsession.

Mais l'obsession l'y suivit.

Il jeta les lettres de Clotilde et les autres pièces devant lui, sur une table, et longtemps il resta devant elles à rêléchir.

Des années de sa vie s'usaient en ces courts instants.

—Non, je ne veux pas, je ne veux pas, disait-il.

A quoi répondait-il ainsi ?

Était-ce lorsqu'il voulait livrer Clotilde à l'infamie d'une accusation ?

Était-ce, au contraire, lorsqu'il voulait la sauver, aux dépens de sa probité de magistrat, au prix de son devoir ?

Il frissonne ; la fièvre l'a saisi, l'abat.

Il sonne, fait allumer un grand feu. Cependant, dehors, sur la rue du Châtelet, dans la cour, un brillant soleil resplendit ; le ciel est sans nuages ; tout est en fête ; cette fin d'été est superbe, chaude comme l'été même.

Soudain, il se lève, en une sorte d'accès nerveux, de folie presque.

Il ramasse ces papiers dangereux qui traînent devant lui.

Il court jusqu'au foyer, il les jette avec rage.

Et il les regarde brûler, hébété, les yeux hagards, les mains crispées.

Et quand la flambée se fut éteinte, quand il eut vu ces papiers résister encore, et comme une suprême menace garder, pendant une seconde, leur forme avec l'empreinte de l'écriture, puis s'effondrer et se mêler aux cendres, il retomba sur sa chaise en murmurant :

—C'est fait ! C'est fait !

En effet, c'était fini, consommé à jamais.

Lorsqu'il revit sa femme, il avait le visage si décomposé, qu'elle se jeta dans ses bras, en pleurant.

—Comme tu souffres !

—C'est vrai. Je souffre beaucoup !

—A cause de moi !!

—A cause de toi....

—Sacrifie-moi....

—Le puis-je ? Je suis solidaire de ton meurtre.... Et puisque tu es ma femme, la famille d'Hautefort est solidaire de ton passé !

—Alors ?

—J'ai détruit tout ce qui pouvait t'accuser. Je te sauverai malgré tout.

III

Valentin habitait une très jolie maison sur le quai de la Loire. La route seule séparait sa maison du fleuve. C'était plutôt un chalet à voir l'extérieur, coquet et pimpant. Devant, s'étendait une pelouse garnie de massifs de fleurs ; derrière, d'autres massifs ; le vieux Séverac adorait les fleurs ; le jardinage était sa passion ; depuis le lendemain du jour où il avait donné sa démission d'officier jusqu'au jour funeste où Daniel le fit venir dans son cabinet pour l'interroger, Séverac avait passé dans son jardin, au milieu de ses fleurs, de ses plantes, de ses arbres fruitiers tout le temps qu'il ne consacrait pas à ses fermiers beaucerons et à ses fameuses expériences de culture intensive.

Depuis la mort de son père, Valentin n'avait pas quitté le chalet. Là, les moindres détails, à l'intérieur comme à l'extérieur, lui rappelaient le souvenir du père tant aimé. L'affection du jeune homme pour le vieillard avait été d'autant plus vive que Valentin n'avait jamais reçu les soins de sa mère, morte très jeune.

Séverac avait remplacé la mère auprès de son fils.

En lui, Valentin avait retrouvé toute l'infinie et prudente tendresse qu'il eût reçue de la morte ; le soldat se faisait femme pour aimer son fils.

Et ils ne s'étaient jamais quittés ; les cours de droit avaient exigé

la présence de Valentin à Paris pendant quelques années ; se séparer de son fils aussi longtemps, il n'y fallait pas songer, pour Séverac.

Il alla à Paris, faire une installation de garçon.

Ils prenaient leurs repas ensemble, allaient au théâtre ensemble, dans le monde ensemble, chassaient ensemble.

Celui qui apercevait l'un, voyait venir l'autre.

Et tous deux, toujours souriants, riches, gais, bien portants, faisaient le bien, calme dans leur vie d'honnêtes gens.

Leurs amis étaient nombreux.

Les heureux en ont toujours.

On comprend quelle fut la solitude de l'existence de Valentin après le tragique événement qui le sépara de son père.

Son désespoir fut immense.

Il ne trouva de soulagement à son chagrin qu'au milieu de petites choses du chalet qui avaient intéressé le colonel et qui lui rappelaient ses préoccupations de tous les jours.

Il n'avait pas voulu que les domestiques enlevassent ces menus objets, et même il leur avait ordonné de les laisser à la place où le vieillard, dans sa manie, les rangeait d'habitude.

Sa vie était faite de ces souvenirs.

De sa chambre, il apercevait, entre les peupliers qui bordaient le massif, devant le chalet, la large coulée de la Loire, à court d'eau, et au milieu de laquelle émergeaient des îlots de sable.

Sur l'autre rive, des villas nombreuses, tout enfouies dans leur verdure, des maisons de jardiniers, des champs et surtout des vignes.

Et au loin, les premiers sapins de la Sologne.

Il aimait à rêver, le soir, à sa fenêtre, la tête rafraîchie par la brise qui suivait, comme un courant d'air, la percée du fleuve.

Que de fois, à cette place, il avait pleuré, depuis la mort du père ! Et de combien d'amertumes, de misères, de mépris, son existence avait été abreuvée !

A l'exception de deux ou trois amis intimes, qui le plaignaient, à l'exception de la famille d'Hautefort qui avait continué de le recevoir, il ne voyait plus maintenant, autour de lui, que des indifférents ; il ne sentait plus, chez ses anciennes connaissances, que de l'éloignement.

Le déshonneur du père, c'était un lourd fardeau sous lequel s'écrasait sa vie.

Quand il sortait, c'était pour se promener seul sur les bords de la Loire ; mais parfois des courses nécessitaient sa présence à Orléans.

Alors il remontait, soucieux, vers la ville.

C'était à ce moment surtout qu'ils sentaient tout le poids de la honte imméritée, mais réelle, qui l'atteignait.

Bien des figures se détournaient lorsqu'il était aperçu.

On changeait de trottoir pour n'avoir pas à lui serrer la main, pour n'avoir ni à lui parler, ni à le consoler.

On changeait de rue, furtivement, pour n'avoir pas à le saluer.

Il voyait cela, devenait un peu plus triste et passait.

La première fois qu'il avait reparu au cercle dont il faisait partie, le cercle Saint-Hubert, personne ne lui avait adressé la parole.

Il s'était fait, dans les salles, un silence profond.

Il comprit, et, le cœur atrocement serré, se retira.

On savait bien, pourtant, qu'il avait foi dans l'innocence de son père.

Mais les gens qui racontaient ses efforts et ses espérances le faisaient avec incrédulité.

Au Palais, même accueil. Comment pouvait-il songer, maintenant, à défendre les accusés, lui qui passait pour être le fils d'un assassin ?

Il se fit rayer du tableau des avocats.

—Plus tard, se disait-il, plus tard, je retrouverai la considération quand j'aurai prouvé que mon père n'était pas coupable.

Lorsqu'il eut dénoncé Jourdan, certain que désormais la police tenait la bonne piste, il retrouva brusquement tout son calme.

Il avait fait son devoir. Il s'était donné une mission, et il triomphait.

Il n'avait plus qu'à attendre justice.

C'était à cela qu'il songeait, un soir, accoudé à la fenêtre et regardant le paysage de la Loire dont les eaux calmes reflétaient l'incendie du soleil couchant.

Tout à coup il entendit que l'on sonnait à la porte qui donnait sur le quai.

Le mur qui clôturait le jardin l'avait empêché de distinguer quel pouvait être le visiteur.

Un domestique sortit de la maison, longea les massifs et alla ouvrir la porte.

Une femme entra, une jeune fille.

Et de sa fenêtre, Valentin, qui la reconnut, poussa un cri.

—Bérenère ! Bérenère chez moi !

Et tout de suite l'idée d'un malheur.

—Que se passe-t-il ?

Il descend précipitamment, rencontre dans l'escalier le domes-

tique qui veut lui annoncer sa visite, l'interrompt en disant :

—Je sais, je sais, j'ai vu ! . . .

Et il entre, très ému, dans le salon du rez-de-chaussée où Béren-gère, debout, l'attend, le visage caché sous son voile.

Il s'élançe vers elle, lui prend les mains :

—Béren-gère ! ma chère Béren-gère ! Qu'y a-t-il ?

La jeune fille est si troublée par la hardiesse de sa démarche qu'elle ne trouve point de paroles, tout d'abord. Son corsage est soulevé par les battements précipités de son cœur.

Elle continue de se taire. . . . Il attend. . . .

—Un malheur ? N'est-ce pas ? Un malheur ?

—Oui, dit-elle faiblement.

—Quoi donc ? Je vous en supplie. Béren-gère, parlez !

Elle s'assit, faible, et reste encore longtemps silencieuse.

—Comment lui dire ? soupire-t-elle.

Elle hoche la tête. Son pauvre visage délicat est fatigué par les larmes. Elle a tant pleuré depuis deux jours !

—Valentin, dit-elle avec effort, je suis venue parce que je voulais vous dire qu'il faut que vous renonciez à votre accusation contre Jourdan, mon ami. . . .

—Et pourquoi ?

Pourquoi ? Voilà ce qu'elle ne pouvait lui dire ! Pourquoi ? Parce qu'elle connaissait le crime de la mère ! le crime de Bastien ! Parce qu'une catastrophe était suspendue au-dessus de la famille d'Hautefort. . . . Parce que cette catastrophe, c'était Valentin qui la faisait surgir ! Parce que le hasard cruel voulait qu'il n'y eût plus maintenant de plus grand ennemi de sa famille que Valentin lui-même !

—Béren-gère, lui dit-il, votre démarche a sans doute quelque grave motif ! Déjà vous m'avez dit, l'autre jour, que tout était fini entre nous. Le malheur de mon père vous éloigne de moi. . . . Au lendemain de sa mort, pourquoi ne m'avez-vous pas repoussé comme indigne de vous. . . . jusqu'au jour où j'aurais lavé son souvenir de la honte de cette accusation ? Vous savez que bientôt mon père sera réhabilité. . . . Son innocence éclatera au grand jour. . . . Justice sera faite. . . . Ce n'est plus qu'une question de quelques heures. . . . Et c'est le moment que vous choisissez pour venir me demander de ne plus accuser Jourdan ? Je ne comprends pas, Béren-gère, je vous répète, et je vous supplie, si vous avez quelque amour pour moi, de m'expliquer vos paroles !

—Expliquer, je ne le puis, dit-elle.

—Et c'est vous, Béren-gère, vous qui, froidement, venez me proposer. . . .

—Hélas !

—C'est le dernier coup ! murmure le pauvre garçon. Ah ! Béren-gère, je ne vous l'ai pas raconté quelle avait été ma vie depuis la mort de mon père. . . . Je ne voulais pas vous attrister. . . .

Et il pleurait en disant cela.

—Si vous saviez que de mépris j'ai rencontrés partout ? Que d'insultes j'ai lues dans les regards ! Que de joie, même bien souvent, chez ceux qui avaient envié le bonheur de ma vie si douce et si calme auprès de mon père. . . . Je me sens comme un paria, dans cette ville où tout le monde me connaît, où mon père était populaire et où je croyais que tout le monde nous estimait et nous aimait ! Ce qui me soutenait au milieu de tous ces dégoûts, c'était la pensée que je ferais éclater son innocence. . . . Et voilà que vous donnez raison au monde contre moi. . . .

—Valentin !

—Vous ne m'avez jamais aimé !

Il avait les yeux pleins de larmes.

Et Béren-gère n'était pas loin de pleurer, elle aussi.

—Valentin, vous me faites beaucoup de peine en me disant que je ne vous aime pas. Je n'ai jamais aimé et je n'aimerai que vous. Vous le savez bien, ami.

Il secoua la tête.

—Alors, pourquoi cette démarche ? Pourquoi vous taisez-vous ?

—Je ne puis parler.

Il eut un geste de colère et saisit les mains de la jeune fille.

—Ah ! ce soupçon ! ce soupçon !

—Qu'est-ce ? fit-elle alarmée.

—Je vous l'ai déjà dit, c'est depuis que Pierre Jourdan est accusé que vous n'êtes plus la même pour moi. Je suis jaloux de cet homme. . . . jaloux de ce misérable. . . .

—Valentin. . . . ne l'accusez pas, je vous le défends.

—Si, je l'accuse !

—Ah, si vous saviez, mon Dieu !

—Quoi ? Que me cachez-vous ?

—Il est facile de se retrancher derrière quelque soi-disant mystère, fit-il avec amertume. Cela vous évite, n'est-ce pas, des explications embarrassantes ?

Elle se contenta de joindre les mains, sans répondre. Elle ne pouvait le convaincre qu'en lui disant la vérité. Mais cette vérité, elle ne la dirait jamais !

—Oui, oui, disait-il, s'exaltant de plus en plus. Cela vous semble trop lourd de m'aimer depuis si longtemps ! Ah ! les femmes ! les femmes ! Faussetés ! Mensonges ! sourires sur les lèvres, tendresses dans le regard ! Indifférence au fond, mépris et dureté ! Ah ! que vous êtes bien femme et comme je m'étais trompé !

Elle essayait silencieusement ses yeux d'où roulaient de grosses larmes.

Mais elle ne voulait pas se défendre.

Contre elle toutes les apparences, et elle souffrait doublement.

—Et pourtant, je l'aime tant, disait Valentin. Et elle paraissait tant m'aimer ! qui m'eût jamais fait prévoir !

Il réfléchit longuement.

Puis, tout à coup, il se leva plus calme.

Il s'approcha de Béren-gère.

—Ainsi, dit-il, vous ne vous expliquerez jamais ?

Elle allait, désolée, protester encore de son amour, mais Valentin l'interrompit presque brutalement :

—Non, taisez-vous, Béren-gère. . . . Ne vous défendez pas. Je ne vous fais plus de reproches. Vous le voyez bien. Vous êtes libre. Donnez votre amour à un autre. Moi, ne me plaignez pas trop. Je ferai mon possible pour oublier. . . . La blessure est douloureuse ; mais elle se fermera.

Et ne voyant pas qu'elle sanglotait et que chacune de ses dures paroles redoublait ses larmes :

—J'oublierai vite, rassurez-vous. . . . Adieu. . . .

—Adieu, dit-elle faiblement. . . . adieu. . . . adieu, mon ami.

Elle s'éloigne.

Elle ouvre la porte et disparaît dans le jardin.

Lui, ne la voyant plus, tend les bras machinalement, comme pour la retenir ; même il l'appelle en un cri désespéré :

—Béren-gère ! Béren-gère !

C'est fini, elle est partie ! Elle ne reviendra plus !

Il tombe sur un canapé, s'y roule en pleurant.

—Elle aussi m'abandonne, répète-t-il. Je suis seul, seul !!!

La douleur est profonde chez lui.

Il ne songe même pas à se coucher, cette nuit-là.

Il reste, jusqu'au matin, étendu là, inerte, sur le canapé.

Le matin, il est brisé. L'abandon de la jeune fille l'a presque anéanti. Plus d'amour ! Plus de but à sa vie ! Plus de pensée reconfortante, dans les heures accablantes qu'il traversait ! Plus rien, que lui-même, au milieu de ses souvenirs !

Après ce premier instant de découragement, il se redressa, plus fort peut-être.

Maintenant, il n'avait pas à s'occuper de lui, il fallait songer seulement à rendre l'honneur à son père !

Plus tard, ce devoir sacré une fois rempli, il aurait le temps d'être triste.

Mais justement parce qu'il se voyait plus que jamais abandonné de tous, sa haine s'accroissait contre les meurtriers inconnus de Lafistole. C'étaient ceux-là qui étaient cause de tout ce qu'il avait souffert ! Ah ! pour eux, ni pitié, ni pardon, tant qu'ils n'auraient pas été publiquement châtiés ! tant qu'ils n'auraient pas payé, à la face de tous, la dette contractée envers Séverac !

Il monta dans sa chambre et fit sa toilette.

Un domestique, vers huit heures, lui remit son courrier. Il parcourut rapidement les lettres et ouvrit un journal d'Orléans.

Ce journal devait mentionner la nouvelle piste suivie par le parquet dans l'affaire Lafistole et annoncer l'arrestation de Pierre Jourdan.

Il n'y avait rien.

Valentin chercha dans un autre.

Rien non plus.

Il haussa les épaules en murmurant :

—Est-ce une prudence de M. d'Hautefort, qui tient à ne pas avertir la femme complice de Jourdan ? Ou bien est-ce tout simplement parce que les journaux n'ont pas été bien informés ?

En somme, peu lui importait que le public fût mis au courant. L'essentiel était que Jourdan fût sous les verrous.

Quelques jours de plus à souffrir de son déshonneur, cela ne l'effrayait pas.

La réparation n'en serait que plus éclatante.

Sa toilette terminée, il sortit.

Il avait besoin de marcher, de se fatiguer, pour ne plus penser à Béren-gère.

Il resta dehors jusqu'à midi.

Il traversa Orléans pour regagner la Loire et revenir déjeuner chez lui.

Il s'en allait lentement, la tête basse :

Sur son passage, parfois des gens disaient :

—C'est Valentin de Séverac. . . .

IMPORTANT A SAVOIR

Toux, rhumes, bronchites, maux de la gorge et de la poitrine, sont infailliblement guéris par l'usage du *Baume Rhumal*. N'oubliez pas que tous les pharmaciens vendent ce remède. Un flacon contient 16 doses et suffit dans la plupart des cas et ne coûte que 25c.

CHOSSES ET AUTRES

—On compte 24,000 Canadiens-français à Fall-River, Mass.

—Tout commerce doit toujours reposer sur la confiance.

—Enseignez à vos commis à être toujours aussi zélés, aussi consciencieux que si vous étiez là pour les surveiller.

—On calcule qu'il y a 2,000,000 de personnes qui montent à la bicyclette aux Etats-Unis

—On a construit 48 navires de guerre, en 1895, en France. En 1896, on en construira douze. Ces soixante navires coûteront 72,000,000 de francs.

—Au Brésil, les bicycles français se vendent de \$200 à \$300 ; les anglais de \$200 à \$250. Les machines américaines trouvent difficilement preneurs à \$50 et \$75.

—Il y a, aux Etats-Unis, 26,000 planteurs de tabac. Les fumeurs ne doivent donc pas s'alarmer outre mesure s'ils ne peuvent plus compter sur le tabac de Cuba.

—Le plus grand pont du monde est le pont du Lion, près de Sangong, Chine. Sa longueur est de 5 1/2 milles. Il repose sur 70 arches en pierre. Il a été construit sur un bras de la mer Jaune.

—Une femme négresse de la Nouvelle-Orléans est à la veille de recevoir son diplôme de docteur en médecine et sera la première femme à pratiquer cette profession avec un diplôme gagné dans la Louisiane.

—Le bon café est certainement un antidote de l'alcool. On cite comme preuve à l'appui la ville de Rio Janeiro, au Brésil, où l'ivrognerie est chose inconnue, et où l'on consomme une quantité prodigieuse de café.

—La ville de Boston dépense annuellement \$170,000 pour ses bibliothèques publiques ; Chicago, \$125,000, et Minneapolis, \$55,000. Sous ce rapport, New-York est distancé par Boston et Chicago.

—Le *Catholic Colombian* dit que des 250,000 sauvages que l'on compte aux Etats-Unis, un quart appartient à l'Eglise catholique. La population nègre de la République est de huit millions, mais parmi les gens de couleur on ne trouve qu'un catholique sur 32.

—L'extinction à peu près complète du bison en Amérique est clairement démontrée par quelques chiffres que nous trouvons dans la "Nature" de Londres. On refuse aujourd'hui 1,500 francs d'une robe de bison que l'on donnait pour 5 francs et même moins, il n'y a pas soixante-dix ans.

—Une pièce à sensation à l'affiche au théâtre Royal pour cette semaine. La *Hopkins' Trans-Oceanic Star Specialty Co.*, célèbre aux Etats-Unis, est ici cette semaine, amenant avec elle une foule d'artistes renommés. Les diverses attractions de tous genres que cette fameuse compagnie donnera, seront la cause d'une semaine sans précédent au Royal.

C'EST NÉCESSAIRE

Chaque fois qu'on tousse par suite d'un refroidissement, il est nécessaire de fortifier les voies respiratoires. Avec le *Baume Rhumal* c'est l'affaire de quelques jours. 25c dans toutes les pharmacies et épicerias.

—La récolte des pommes aux Etats-Unis est de 60,000,000 de barils, cette année.

—Le numéro de septembre du *Monde Moderne* contient, comme toujours, une extrême variété d'articles et de très nombreuses illustrations. Nous citerons particulièrement un exposé en quelque sorte philosophique des mœurs suisses mises en relief par l'exposition de Genève, et une étude sur la manufacture des Gobelins, qui ne saurait être écrite d'une façon plus compétente, puisqu'elle est l'œuvre de son directeur actuel.

—Le corset, cette fameuse bête noire des médecins, a été l'objet d'une attaque fort spirituelle, récemment, devant l'Académie de médecine à Paris. M. Dumontpallier a fait connaître un livre très savant de madame Gasches-Sarrante qui établit que le corset moderne exerce les plus désastreux effets sur les organes digestifs, la respiration et autres importantes fonctions du corps féminin.

—Rich et Malder, les fameux entrepreneurs de tournées théâtrales, annoncent pour la saison d'automne une pièce à sensation qui est représentée au Queen's Théâtre cette semaine, et qui a pour titre *The Cotton Spinner*. Cette pièce est remplie de situation originales et intéressantes. C'est une histoire détaillée de la production du coton. S'il faut en croire les journaux américains, qui ne tarissent pas d'éloges, cette pièce va révolutionner le public amateur des théâtres de Montréal.

ON L'ARRÊTE

En prenant quelques doses du *Baume Rhumal* dès le début d'un rhume, on arrête l'inflammation de la membrane muqueuse et on prévient les accumulations de sécrétions dans les cellules des poumons, qui précèdent la formation des tubercules—d'où le mot "tuberculose" donné à la consommation. La destruction des tissus s'en suit invariablement. Le *Baume Rhumal* se vend 25c dans toutes les pharmacies et épicerias.

—Le *Delineator*, cette intéressante publication fait de sa livraison d'octobre un superbe numéro d'automne. On admirera particulièrement ses superbes planches en couleurs illustrant les modes d'automne. Les mamans les trouveront surtout utiles pour préparer les vêtements d'automne et d'hiver de leurs enfants. Le texte, comme toujours, est très varié et du plus haut intérêt. Pour tout ce qui concerne cette publication, on doit s'adresser à la *Delineator Publishing Co'y*, 33 Richmond St. West, Toronto, Ont. Prix d'abonnement, une piastre (\$1.00) par an, ou 15c le numéro.

LES ECHECS

PROBLÈME No 198

Composé par M. P.-F. Blake
Noirs—9 pièces



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 197

Blancs	Noirs
1 D 7 T	1 C pr D
2 T 8 FR	2 F pr T
3 C 6 F, échec et mat.	

Et autres

LA MEILLEURE Médecine de Famille

Qu'elle ait jamais connue. Lettre de louanges d'une dame de New York sur les

Pilules d'Ayer.

"Je prends les Pilules d'Ayer depuis bien des années et j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats. Pour les affections du foie et de l'estomac, ainsi que pour la guérison des maux de tête qui en résultent, les Pilules de Ayer ne peuvent pas être égalées. Quand mes amis



me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac, du foie ou des intestins, je leur réponds invariablement: Les Pilules d'Ayer. Prises à temps, elles arrêtent un rhume, empêchent la grippe, coupent la fièvre et règlent les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre, et sont, en effet, les meilleures médecines de famille que j'aie jamais connues."—Mrs. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

Les Pilules d'Ayer
Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, Prop. gérants

LEW ROHDT, représentant

10c
20c
30c

Semaine commençant le lundi, 28 septembre
Après-midi et soir
La seule et unique Cie de Variétés
Trans-Oceanic Star
Specialty Company

Sous la direction de Robert Fulgora
Parmi les nouveautés Européennes, il y a: Le cinématographe, Rosce Rendel, Juno Salmo, Horace W. Beners, Carroll et plusieurs autres.

PRIX POPULAIRES :

Matinées..... 10 et 20c
Soirées..... 10, 20 et 30c



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON
30, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleure marche entre tous

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



.....LISEZ.....

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, purgatives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARV.



Résultat de la Grippe.

RIVERSIDE, N. BR., CAN., Oct. 1893. (11)
 Il y a 3 ans, ma mère eu la grippe, qui lui laissa le corps et l'esprit d'une grande faiblesse; premièrement elle se plaignait d'insomnie qui se développa en un état de mélancolie, ensuite elle n'eut plus de sommeil du tout, ne voulait plus voir personne et s'imaginait des choses horribles. Nous avons eu les meilleurs médecins, mais elle devint pire. Alors sa belle sœur recommanda le Tonic Nerveux du Père Koenig. Après en avoir fait usage, un changement pour le mieux s'opéra et ma mère devint très grasse, vu l'appétit vorace qu'elle avait, et devint parfaitement bien. Nous avons tous remercié, Dieu de nous avoir envoyé le Tonic.

MARY L. DALY.

MARIAPOLIS, CAN., Sept., 1893.

Notre garçon qui était épileptique fut guéri par trois bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig.

A. L. ARRINEO.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
 ABONNE- Paris et Seine 50f 26f 14f
 MENT Départements 56f 29f 15f
 (Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
 Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la CANADIAN ADVERTISING AGENCY, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.
 Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
 Boston (Mass.), Carter Buildings.
 Toronto (Ont.), 28, King street East.

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 19 septembre 1896

52,124

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Cette Vente

—DE—

SOIES !!

Magnifiques riches satins de fantaisie pour vêtements de soirées, prix régulier \$9 la verge, marqués \$5 la verge seulement.

Un autre magnifique lot de belles soies en plaid et autres riches dessins très convenables pour blouses de dames, en bonnes riches couleurs, que l'on vend ordinairement \$3.50 à \$4.50 pendant cette vente \$2.25 la verge.

Un lot de soies de Dresde et autres maintenant si en usage, en une grande variété de dessins uniques et riches couleurs convenables pour toutes les fins, que l'on vend ordinairement \$2.10 la verge ; pendant cette vente \$1.25 la vg.

Plusieurs pièces de très belles soies plaid en un grand nombre de couleurs esquises, valeur régulière \$1.75 ; pour \$1.25 la verge.

Une granne quantité de soie de Dresde noire et brochée, en couleurs choisies, prix régulier \$1.25 ; pour 75c la vg.

Riches soies brochées, en une variété de splendides couleurs, prix régulier, 75c ; pour 50c la vg.

Nouveaux Gilets d'Automne

Comme notre acheteur est continuellement sur les marchés d'Europe nous pouvons toujours offrir en vente un assortiment complet de toutes les dernières nouveautés, toute la saison. Les lignes fashionables suivantes seront trouvées très convenables pour les temps actuels.

Gilets élégants en serge cheviotte noire et en drap de couleur, faits dans les derniers goûts avec gros boutons pour Dames \$4.65 chacun.

Gilets en serge cheviotte de qualité extra avec grandes manches dans les formes les plus nouvelles, avec gros boutons pour Dames, \$5.25 chacun.

Gilets très élégants en drap Beaver nouvelles nuances de faon et de brun avec gros boutons pour Dames \$9.00 chacun.

Gilets élégants en drap covert, devants box, grands revers carrés, collets et manchettes en velours, garnis de grands et petits boutons de perle pour Dames \$10.15 chacun.

Beaux gilets en Beaver, en nuances de drap, devant box, garnis de soie, boutons de perle pour Dames, \$13.75 chacun.

Gilets en drap Beaver pesants, bords non bordés, grands revers, grands boutons de perle, très élégants pour Dames, \$16.50 chaque.

Gilets fashionables pour Dames jusqu'à \$25.00 chaque.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame